

Bx
3601
P489
32
1916

Revue



du Tiers-Ordre

et de la Terre Sainte

publiée par les franciscains du Canada
et honorée de la

Bénédiction des Souverains Pontifes

Léon XIII et Pie X

1916

VOLUME TRENTE-DEUXIÈME



DIRECTION ET RÉDACTION

964, RUE DORCHESTER OUEST

MONTRÉAL

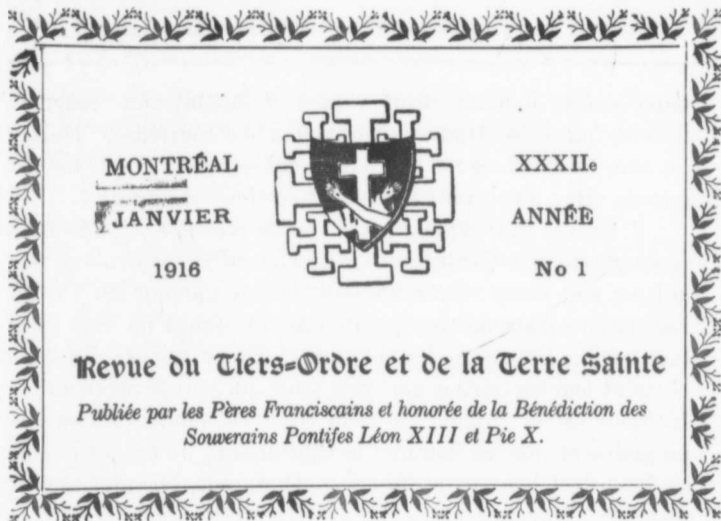
REVUE
DU TIERS-ORDRE
de la Terre Sainte

AVEC L'AUTORISATION
DES CENSEURS ECCLÉSIASTIQUES
ET L'APPROBATION DE L'AUTORITÉ DIOCÉSAINÉ
ET DES
SUPÉRIEURS DE L'ORDRE

Protestation : Les Rédacteurs de la REVUE DU TIERS-ORDRE ET DE LA TERRE SAINTE déclarent vouloir se conformer entièrement aux prescriptions du Pape Urbain VIII, dans sa Constitution *Sanctissimus*, comme de cœur ils se soumettent à celles de S. S. BENOIT XV, glorieusement régnant.



C
n'e
aus
me
I
n'es
Sér
imp
Chr
" q
" bi
" fu



Bonne et Sainte Année

Chers Tertiaires,

QUEL meilleur souhait pouvons-nous vous offrir que celui de Saint François de Sales : " Je vous souhaite l'abondance de l'Amour de Dieu, qui est et qui sera éternellement l'unique Bien de nos cœurs." Nous n'en connaissons pas de plus aimable ni de plus nécessaire ; aussi c'est le seul que nous voulons vous offrir au commencement de cette nouvelle année.

L'Amour de Dieu ! mais n'est-ce pas ce qui a créé les Saints ? n'est-ce pas lui qui a fait de N. S. P. S. François un émule des Séraphins ? C'est dans un élan de cet amour embrasé qu'il a improvisé cet admirable cantique où il chante les victoires du Christ. En voici quelques accents : " Amour de charité, pour-
" quoi m'as-tu ainsi blessé ? Mon cœur arraché de son sein
" brûle et se consume ; il ne trouve point d'asile ; il ne peut
" fuir, parce qu'il est enchaîné ; il se consume comme la cire

“ dans le feu, il meurt tout vivant, il languit sans relâche ;
 “ il veut fuir et se trouve au milieu d'une fournaise. Hélas !
 “ où me conduira cette terrible défaillance ? C'est mourir
 “ que de vivre ainsi, tant l'ardeur de ce feu est grande ! . . .

. . . “ Je n'ai plus d'yeux pour voir la créature ; toute mon
 “ âme crie vers le Créateur ; ni le ciel, ni la terre n'ont rien
 “ qui me soit doux : tout s'efface devant l'amour du Christ.
 “ La lumière du soleil me paraît obscure quand je vois cette
 “ face resplendissante ; les chérubins et leur science, les séra-
 “ phins et leur amour ne sont rien pour qui voit le Seigneur . . .
 “ L'amour est si ardent que mon cœur est fendu comme par
 “ un glaive et que les flammes le consomment. Je me jette dans
 “ les bras du Christ et je lui crie : O Amour, fais-moi mourir
 “ d'amour ! ”

Quels accents brûlants ! Et cependant c'est à l'époque où
 il se meurt d'amour que Saint François dit à ses frères : “ Mes
 frères, il est temps de commencer à servir le Seigneur, car
 jusqu'à présent nous n'avons rien fait. ” Quelle honte pour
 nous qui nous contentons de si peu !

Léon XIII, le Pape tertiaire, l'a proclamé dans ses encycli-
 ques sur le Tiers-Ordre : Nous sommes appelés à régénérer la
 société qui se meurt. Eh bien ! c'est en aimant Dieu d'un
 amour désintéressé, efficace, pratique, que nous réaliserons
 les vues de l'auguste Pontife. Le pur amour apporté sur la
 terre par notre très doux Sauveur a fait des premiers chrétiens
 le sel qui a arrêté les ravages de la corruption païenne : c'est
 ce même amour rallumé par Notre Séraphique Père qui a ré-
 chauffé le monde, engourdi par l'égoïsme ; ce sera de nouveau
 l'amour divin entretenu et communiqué par tous, chers Ter-
 tiaires, qui relèvera notre société moderne.

Mais l'amour désintéressé, efficace que nous vous souhaitons
 ne va pas sans sacrifice. Amour et Sacrifice, telle est notre
 devise. Il faut donc, chacun dans sa sphère, user de notre
 influence pour étendre le règne du Sacré-Cœur de Jésus, foyer
 de l'Amour divin. Dans nos peines et contrariétés de chaque
 jour, rappelons-nous cette parole de notre Séraphique Père :
 “ La souffrance est légère, la gloire infinie. Pour quelques

“
“nc
volui
me
boL
siré
sa p
de g
tuell
de v
pou
pe c
Ordi
la v
invit
du T
quan
se pr
form
mille
famil
tout
le bi

“ instants de douleur, une éternité de bonheur. C'est acheter
“ le Paradis pour rien ! La vie est si courte ! ”

Daigne le Seigneur, par l'intercession de Marie Immaculée,
notre très douce Mère, bénir ces pensées que nous livrons à
votre méditation, au début de cette année !

Que le divin Enfant de Bethléem exauce les prières que nous
lui adressons pour vous ; qu'Il réalise les vœux que nous for-
mons pour votre prospérité dans le temps et surtout pour votre
bonheur dans l'éternité !

CE QUI SE FAIT AILLEURS

Le zèle d'un prêtre

LE Tiers-Ordre a été établi dans notre paroisse de montagne à la suite de la retraite pascalle. Depuis longtemps déjà il était désiré ; le jeune et vaillant Curé, Tertiaire lui-même, qui veut faire de sa paroisse un foyer de vie chrétienne sérieuse, voyait en lui le moyen de grouper les âmes généreuses, de leur donner par l'union la mutuelle édification, l'entraînement au bien, une plus grande intensité de vie intérieure, d'unir leurs prières, leurs sacrifices, leur dévouement pour le bien de la paroisse. Il réussit à faire partager ses vues à un groupe d'âmes vraiment ferventes, qu'il instruisit lui-même du Tiers-Ordre par des conférences spéciales. Sur un terrain si bien préparé la voix du missionnaire jeta encore la semence évangélique, dernière invitation à la perfection, au sacrifice. A plusieurs reprises, il parla du Tiers-Ordre, et il fut compris. On le vit bien, le soir de Pâques, quand les généreuses résolutions durent se montrer. Vingt personnes se présentèrent pour recevoir l'habit du Tiers-Ordre. Ce petit groupe forme une vraie famille, exacte reproduction en petit de la grande famille paroissiale ; on y voit tous les âges et toutes les conditions. La famille s'accroîtra certainement, il fera si bon d'en faire partie ; surtout elle voudra croître en ferveur dans une noble émulation pour le bien.

E. B.

Notre Chapitre Provincial



DANS une Province religieuse, le Chapitre provincial, qui revient régulièrement tous les trois ans, entraîne avec les nouvelles élections des changements plus ou moins considérables, et fournit l'occasion de sacrifices plus ou moins grands.

La Province de France, à laquelle appartiennent les Frères Mineurs du Canada, devait avoir son chapitre triennal l'an dernier. La guerre l'a retardé jusqu'à cette année. Il s'est tenu au couvent de Saint-Joseph à Montréal, rue Dorchester, du 4 au 14 novembre sous la présidence du T. R. P. Guy Daval, ex-Ministre Provincial d'Aquitaine (France), Visiteur Général de notre Province.

Les élections du Ministre Provincial et de son Définitoire eurent lieu le 8 novembre, au jour de la fête de notre Bx Jean Duns Scot, le vaillant défenseur de l'Immaculée Conception de Marie. Voici les noms des nouveaux élus :

Ministre Provincial : R. P. Jean-Joseph Deguire, précédemment Définitoire Provincial. Custode Provincial : R. P. Berchmans-M. Mangin, précédemment Gardien de Québec. Définitoires Provinciaux : RR. PP. Marie-Raymond Sifantus, Mathieu Daunais, Célestin-Joseph Demers, Hyacinthe Workman.

Le lendemain, 9 novembre 1915, le nouveau Définitoire nomma aux diverses autres charges de la Province :

Le R. P. Marie-Anselme Fisher, Gardien du couvent de Saint-Joseph, rue Dorchester, Montréal; R. P. Eugène-M. Pelletier, Gardien du Couvent de Québec; R. P. Ange-Marie Hiral, Gardien du couvent des Trois-Rivières; R. P. Valentin-M. Breton, Gardien du couvent de la Résurrection, Montréal; R. P. Célestin-Joseph Demers, Def. Prov., Président de la Résidence de North-Edmonton, Alberta. R. P. Alexandre-M. Couget, Secrétaire Provincial.

Le R. P. Berchmans-M. Mangin devient directeur des Etudiants au couvent de Québec. Le R. P. Raymond Sifantus

der
cor
Do
(
ent
acc
de
mei
bier
de
C'
Foi
l'ign
un p
puis
et à l
quent
série
chréti
No
thiqu
Litur
SPIRIT
les in
comm
aussi
(1)
dernie
la Foi
francis
prendre
prenor

demeure maître des Novices, avec le R. P. Philippe Lecompte, comme sous-maître. Mais le noviciat est transféré de la rue Dorchester au couvent de la Résurrection, Parc Lasalle.

Ces nombreux changements ne se sont pas produits sans entraîner bien des sacrifices. Mais ces sacrifices généreusement acceptés par ceux à qui ils sont demandés ne manqueront pas de se changer en nombreuses bénédictions ; ce sont des semences fécondes qui produiront des fruits abondants pour le bien des âmes, pour la prospérité de la Province de France et de l'Ordre séraphique, pour la gloire de Dieu.



La vie liturgique⁽¹⁾

C'est un lieu commun de nos jours de déplorer l'affaiblissement de la Foi parmi les chrétiens, comme aussi d'attribuer cet affaiblissement à l'ignorance des choses de la Liturgie qui, dans la pensée de l'Eglise sont un perpétuel mémorial des enseignements révélés. Le remède au mal, puisque la cause en est connue, serait donc de revenir à la connaissance et à l'intelligence de la Liturgie catholique. Si les traités savants ne manquent pas, il existe peu d'expositions populaires et en même temps assez sérieuses et complètes pour satisfaire efficacement les besoins d'âme des chrétiens vivant dans le monde.

Nous sommes assurés de trouver auprès de nos chers lecteurs un sympathique accueil, en commençant aujourd'hui une série d'articles sur la Liturgie par excellence, celle de la Sainte Messe. Naguère, la DOCTRINE SPIRITUELLE, de Saint Bonaventure, a recueilli les suffrages de tous, en les initiant aux principes de la vie intérieure. La vie Liturgique qui est comme le reflet et la figure de cette vie de l'Eglise et des âmes leur sera tout aussi intéressante, édifiante et salutaire.

(1) Ce premier article a déjà paru dans la *Revue* au mois de Septembre dernier. Le récit des fêtes du troisième centenaire de l'établissement de la Foi au Canada célébrées à Montréal et à Québec, de la Journée franciscaine du 5 Octobre à Montréal, tout cela nous a obligés à suspendre momentanément cette étude sur la sainte messe. Nous la reprenons aujourd'hui pour ne plus l'interrompre, s'il plaît à Dieu.

N. D. L. R.

La Sainte Messe

au point de vue historique, liturgique et mystique

LE sacrifice de la Messe a un grand nombre de cérémonies imposantes et solennelles, dont aucune n'est inutile ou superflue. Toutes ont pour objet de faire briller davantage la majesté d'un si auguste sacrifice, et de porter les fidèles, témoins de ces mystères de salut, à la contemplation des vérités divines qui y sont renfermées. "(1)

C'est par ces paroles profondes que nous voulons commencer une série d'articles sur la Sainte Messe. Ce sont elles que nous voulons mettre au frontispice de cet édifice ; car elles contiennent le résumé de tout ce que nous voulons rappeler, et montrent le but que nous poursuivons.

Afin d'être clairs et précis, nous diviserons cette étude en cinq parties :

I. Les préliminaires renfermeront les notions sur le sacrifice en général ; les ministres ; l'église ; l'autel ; le tabernacle ; la lampe du sanctuaire ; les vases sacrés ; les linges ; les cierges et chandeliers ; les vêtements et parements sacrés ; l'encens ; l'eau bénite dominicale.

II. La préparation à la messe :

III. La messe des Catéchumènes (de l'Introït à l'Offertoire) ;

IV. La messe des Fidèles qui comprend elle-même trois parties :

- a) l'oblation : de l'Offertoire à la Préface inclusivement ;
- b) l'action : du Sanctus à la Communion ;
- c) l'action de grâces : de la première Ablution à la fin.

(1) *Catéchisme du S. Concile de Trente* " Sacrement d'Eucharistie " *circa finem.*

V. *Le sacrifice au Ciel.*

Nous lisons au III^e livre des Rois, chapitre x, " que la Reine de Saba, ayant entendu parler de Salomon, vint le voir à Jérusalem, lui dévoila les secrets de son cœur, examina sa maison, les mets de sa table, l'ordre des ministres, leurs vêtements, les échansons, les holocaustes qu'il offrait au Seigneur, le temple qu'il bâtit sur le mont Moriah : elle en fut si charmée qu'elle en perdit presque connaissance." Telle est bien l'image de l'âme chrétienne, qui, mue par une sainte avidité des choses saintes, entreprend l'étude méditée des rites sacrés et cérémonies sacrosaintes, qui accompagnent l'holocauste par excellence : le sacrifice de la Messe. Elle en retire — sans parler d'une multitude d'autres avantages spirituels — une admiration sans pareille pour la Sagesse du Christ-Jésus, vrai Salomon, car il est le *Roi de Paix*, dont l'Esprit — le Saint-Esprit — a guidé sa sainte Epouse, l'Eglise Catholique, dans le choix des rites sacrés.

Puissent nos lecteurs trouver en ces lignes un stimulant et un aide en l'acquisition de ces trésors trop peu recherchés. C'est la grâce que nous demandons pour eux à la Vierge Marie. Et de même qu'autrefois sa maternelle statue gardait la " colombe eucharistique " qui servait de tabernacle suspendu au-dessus de l'autel, qu'Elle daigne du haut des cieux bénir cette étude, et lui donner de faire connaître et aimer le Trésor des Trésors, " Jésus-Hostie, Prêtre et Autel, " le Fruit béni de ses entrailles.

I^{ère} PARTIE — *Préliminaires*

A. — *Le sacrifice.*

Le *Catéchisme du Concile de Trente* nous enseigne " que l'Eucharistie n'est pas seulement un trésor de richesses célestes où nous puisons, si nous en usons bien, la faveur et l'amitié de Dieu ; il a encore une vertu particulière : celle de nous servir à reconnaître les bienfaits infinis que le Seigneur nous a con-

férés... les Pasteurs enseigneront donc aux fidèles surtout que Jésus-Christ a institué l'Eucharistie pour deux raisons : la première, afin qu'elle servît d'aliment céleste à notre âme pour soutenir et conserver en elle la vie spirituelle ; la seconde, afin que l'Eglise eût un sacrifice perpétuel pour l'expiation de nos péchés, et pût ramener à la miséricorde et à la clémence la Justice Divine justement irritée plus d'une fois par nos crimes... Il y a donc une grande différence entre le sacrement et le sacrifice."

Qu'est-ce donc qu'un sacrifice ? Quel est le sacrifice de la loi évangélique ? en quoi consiste-t-il ? voilà trois questions capitales.

1^o *Le sacrifice en général*, c'est, dit Monseigneur Rosset, l'offrande extérieure d'une chose sensible durable, faite à Dieu par un ministre légitime, qui au milieu de rites religieux est détruite ou au moins substantiellement changée : dans le but de reconnaître le souverain domaine de Dieu et la dépendance absolue de l'homme vis-à-vis de sa suprême majesté.

Le sacrifice est donc intérieur et extérieur : l'âme doit en elle-même avouer son néant, se courber intérieurement devant le Seigneur, professer son absolue dépendance vis-à-vis de Lui, reconnaître qu'elle n'est que ce qu'il l'a faite, qu'elle ne possède que ce que sa gratuite Bonté lui donne et lui conserve ; et en présence d'une si Infinie Majesté et d'un tel néant, l'âme ne peut s'empêcher d'aimer un tel Père, sachant que l'amour est la plénitude de la loi, "*non colitur nisi amando* : on n'honore Dieu au complet qu'en le chérissant." (S. Augustin). De là vient ce mot de Notre Sauveur à la Samaritaine : " L'heure est venue où les vrais adorateurs adoreront en esprit et en vérité ; voilà les vrais adorateurs que mon Père désire : Dieu est pur Esprit, et ceux qui l'adorent doivent le faire en esprit et vérité." (Io. iv, 23). Mais si le culte *intérieur* sus-nommé est le principal, il n'est pas le seul : il a aussi un côté *extérieur*, des signes visibles, des marques sensibles ; l'âme ne doit pas seule glorifier Dieu et reconnaître ses droits suprêmes ; le corps, œuvre des doigts divins, doit aussi son tribut : aussi David chante-t-il : " Mon cœur (âme) et ma chair (corps)

tres
voil
L
de
se s
fran
de l
ract
Elle
crifi
Dieu
l'acc
le si
la d
le su
Le
loi n
à Lu
que l
le pa
Lett
duite
Se
imme
teurs
hâter
nous
saien
qu'af
au se
" I
Seign
crifier
de la
ou qu
cutior
sacrif

tressaillent d'empressement pour le Dieu vivant : (*Ps. LXII*) voilà tout l'homme."

Le sacrifice est donc un signe sacré : il est aussi un signe de convention, comme sont presque tous ceux dont l'homme se sert pour traduire ses sentiments. Il est évident que l'offrande des deux colombes au mystère de la Purification légale de Notre-Dame, au 2 février, n'a, par elle-même, aucun caractère religieux, (rien en soi n'indique qu'en l'accomplissant, Elle rend à Dieu le culte par excellence) : mais elle fut un sacrifice par la signification que la Loi juive lui donnait (et que Dieu avait alors fixée) et par l'intention avec laquelle Marie l'accomplit : " Le sacrifice visible, dit S. Augustin, est aussi le signe, le symbole du sacrifice invisible " qui n'est autre que la dévotion intérieure que l'offrant apporte, en reconnaissant le suprême domaine et les droits éternels du Seigneur.

Le Sacrifice est donc un devoir imposé à l'homme par la loi naturelle ; il est aussi un acte de culte dû à Dieu *seul*, car à Lui seul est due l'adoration. Telle est la conviction légitime que posséda toujours et partout le genre humain, et cela depuis le paradis terrestre, même avant la faute originelle. Les Saintes Lettres nous en donnent un exemple fameux dans la conduite de notre père Abraham.

Se préparant à gravir la montagne sur laquelle il devait immoler son fils, le Père des Croyants dit à ses deux serviteurs : " Attendez ici avec l'âne, moi et l'enfant nous nous hâterons d'aller jusque-là ; et, après que nous aurons *adoré*, nous reviendrons jusqu'à vous. " Enfin les démons qui poussaient les païens à leur immoler les victimes, ne le faisaient qu'afin d'avoir le plaisir illégal de recevoir des honneurs dus au seul vrai Dieu.

" L'homme, dit Eusèbe (lib. I, *Demonstr.*), doit sa vie au Seigneur en sacrifice : mais comme il ne convient pas de sacrifier sa propre existence, la coutume fut introduite, au temps de la loi naturelle, de donner en échange la vie d'un animal, ou quelque chose d'analogue. " L'histoire nous montre l'exécution de cette loi : Adam offrit, au moins après sa chute, des sacrifices (Saint Thomas) et même avant (Saint Augustin) ;

Caïn et Abel firent de même, et ainsi de suite. Mais notons-le bien : s'il est au pouvoir des hommes, absolument parlant, d'instituer des sacrifices, ils n'ont le droit d'user de cette faculté qu'autant que Dieu ne s'y oppose pas. C'était le cas avant la loi juive. Depuis, jamais les Juifs ne se sont crus autorisés à offrir au Seigneur d'autres sacrifices que ceux réglés par Moïse de la part de Jéhovah ; avant cette époque, sous la loi de nature, les pères de familles seuls en offraient, car ils étaient pontifes, (Bellarmin), étant donné, dit le Concile de Trente " que Dieu a tellement uni le sacerdoce et le sacrifice, que sous aucune loi l'un n'a existé sans l'autre." (Sess. xxiii, cap. 1) : " Personne, ajoute Saint Paul, ne s'attribue l'honneur de sacrifier, sinon celui qui est appelé par Dieu comme Aaron : tout pontife pris d'entre les hommes est établi pour les hommes en ce qui regarde Dieu, afin qu'il offre des sacrifices pour les péchés. (Heb., v, 1, 4).

Comme nous le disions plus haut, dans tout sacrifice, il y a un prêtre ; il y a Dieu à qui seul on l'offre ; il y a enfin l'offrande (plus loin nous parlerons de l'autel sur lequel on immole la victime). L'offrande présentée à Dieu a changé, depuis l'origine du monde. Sous la loi naturelle, comme les sacrifices ne furent pas immédiatement déterminés par Dieu, bien qu'Il en fût le premier auteur, ils furent variés. Sous la loi de Moïse, Dieu les fixa minutieusement. Le livre sacré du *Lévitique* entre dans tous ces détails liturgiques ; nous y voyons des hosties (du mot *hostis*, ennemi, car on les offrait autrefois lorsqu'on partait pour la guerre, ou bien du mot *ostium*, car on égorgeait les victimes à l'entrée des temples) ; il y avait des victimes (*vinctum*, lié), car la victime était liée pour être sacrifiée ; il y avait des fruits de la terre, du froment, et d'autres produits terrestres : on les appelait immolation (du mot *mola*, meule, car le blé était écrasé sous une meule) ; il y avait des holocaustes (brûlé en entier) ; il y avait des libations : liquides, tels que le vin, l'huile. Ces sacrifices juifs ne produisaient pas par eux-mêmes un fruit spirituel dans les âmes, ils délivraient ceux qui les offraient des impuretés et irrégularités légales, et préfiguraient la Victime par

exc
l'ag
sior
que
les
imp
tiqu
exp
prê
2
"
ces
crifi
rant
Mel
Père
espè
le sa
sur l
Seigi
croix
donc
renoi
Notr
Jésus
gne t

D^{EL}
sa
moral
ligotai
Aus
des F
toutes
mot, t
disant

excellence, Notre-Seigneur Jésus-Christ, tels sont surtout l'agneau pascal et le bouc émissaire antique. Une autre division existe encore pour comprendre les sacrifices de cette époque : l'holocauste, l'hostie pour le péché, l'hostie pacifique : les sacrifices sanglants ou non sanglants ; ou bien sacrifices impétratoires (pour attirer les bienfaits de Dieu), eucharistiques (pour remercier Dieu des dons reçus), expiatoires (pour expier les fautes), l'holocauste (pour reconnaître les droits suprêmes du Seigneur).

2° *Sacrifice de la loi nouvelle.*

“ Mais, dit le *Catéchisme du Concile de Trente*, de toutes ces figures il n'en est point de plus expressive que celle du sacrifice de Melchisédech, puisque le Sauveur lui-même, déclarant qu'il était établi prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech (*Heb.*, VII, 17 ; *Ps.*, CIX, 4), offrit à Dieu son Père, dans la dernière Cène, son Corps et son Sang sous les espèces du pain et du vin. Il faut donc croire et professer que le sacrifice offert à l'autel est le même que celui qui a été offert sur la Croix, et que c'est la même victime, Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui s'est offert une fois sur l'autel sanglant de la croix. La victime sanglante et celle qui ne l'est pas ne sont donc pas deux victimes, mais une seule, dont le sacrifice se renouvelle toujours dans l'Eglise selon ce commandement de Notre-Seigneur : “ Faites ceci en mémoire de moi. ” C'est de Jésus-Christ que l'Eglise Catholique a reçu ce qu'elle enseigne touchant la vérité de ce sacrifice.

DEPUIS longtemps tous espéraient, parmi les Tertiaires, qu'un jour sortirait de leur monde une vierge qui briserait toutes les entraves morales et matérielles, dont les ennemis de la France et du Christ ligotaient les véritables serviteurs de Dieu.

Aussi, dès que Jeanne d'Arc parut armée du signe de ralliement des Franciscains *Jhésus, Maria*, tous les vieillards, tous les artisans, toutes les femmes riches ou pauvres, aristocrates ou plébéiennes, en un mot, tout le peuple intelligent et libre des vrais chrétiens, se dressa en disant : la voilà !

(SIMEON LUCE—savant archiviste—)

(*Recherches historiques sur Jeanne d'Arc.*)

PROTECTRICE DU MOIS

Bienheureuse Louise Albertoni, Tertiaire

(Fête du 31 janvier)

—
“ C
sus)
I
atti
tem
rent
une
mat
veu
sont
plus
le n
cons
misé
de t
remo
proc
mari
poss
d'arq
fami
et s
ayan
reux
gaier
l'heu
amou
désir
Albe
marb
un li
s'opé
culte.
un pi
Da
il nou
vailla

PARFAIT modèle de la jeune fille, de l'épouse, de la mère et de la veuve, la bienheureuse Louise Albertoni, alliée aux plus grandes familles de Rome, y naquit en 1774. Dès l'enfance, répondant fidèlement aux soins des siens et à l'appel divin, elle fut le modèle de toutes les vertus. Elle fuyait le monde, aimait les pauvres, vivait de pénitence et d'oraison ; elle eût voulu consacrer à Dieu sa virginité, mais humblement soumise à ses parents, elle accepta pour époux Jacques de Citara, doué d'une éminente piété ; elle conserva ses vêtements modestes, sa vie retirée. Dieu bénit cette union par la naissance de trois filles, dont l'éducation chrétienne absorba pleinement la pieuse mère, elle les forma elle-même à toutes les obligations de leur position sociale, mais avant tout, à leurs devoirs envers Dieu. Tout semblait sourire aux deux époux en récompense de leurs vertus, mais le bonheur durable n'est pas de ce monde, il est une des récompenses des bienheureux dans le ciel.

Jacques de Citara mourut jeune encore, la pieuse veuve avait trente-trois ans. L'épreuve fut terrible, mais la foi et la résignation ne purent être ébranlées un instant dans l'âme de Louise. Elle comprit qu'elle pourrait désormais consacrer toute sa vie à Dieu, ainsi qu'elle l'avait désiré avant son mariage. Elle entra dans le Tiers-Ordre franciscain et en revêtit l'habit, puis elle s'appliqua à régler sa vie sur le modèle de son séraphique Père. Dans le secret de sa demeure, dépassant les obligations de la Règle, elle pratiqua des jeûnes rigoureux, coucha sur la dure, prit de sanglantes disciplines, ne porta plus qu'un seul vêtement, même au cœur de l'hiver, et, quand on lui représentait l'exagération d'une vie si austère, elle répondait :

“ Comment peut-on vivre sans souffrir, en voyant son Dieu suspendu, pour l'amour de nous, à une croix ? ”

La Passion du Sauveur avait toujours eu pour son cœur un attrait irrésistible, elle passait de longues heures dans la contemplation des douleurs de l'Homme-Dieu. Ses larmes devinrent si abondantes, qu'elle faillit en perdre la vue. Elle donnait une partie de ses nuits à l'oraison, communiait à une messe matinale, puis se consacrait aux soins de sa maison. Cette veuve prudente trouvait : “ Que les biens de la terre ne nous sont donnés que pour les répartir entre ceux qui en sont les plus privés. ” Par des économies intelligentes elle se procurait le moyen de secourir plus abondamment les pauvres. Elle se considérait comme la mère de tous les indigents, visitait leurs misérables demeures et y laissait, avec de larges aumônes, de tendres consolations, de sages avis et, au bescin, de sévères remontrances. Elle instruisait les jeunes filles pauvres, leur procurait du travail, aidait à faire la petite dot nécessaire à un mariage honorable ou à la vie religieuse. Elle cachait le plus possible ses aumônes, introduisait parfois des pièces d'or ou d'argent dans les pains qu'elle distribuait. Enfin, pendant une famine cruelle, elle vendit ses biens pour nourrir les affamés et se réduisit à l'indigence. Favorisée de dons surnaturels, ayant passé sa vie d'épouse, de mère, de servante des malheureux dans la plus inviolable fidélité au devoir, elle supporta gaiement les privations de la pauvreté et enfin se réjouit quand l'heure prochaine de sa mort lui fut révélée. Elle reçut avec amour les derniers sacrements, et fut ensevelie, suivant son désir, dans l'église de San-Francisco à Ripa. En 1625, le marquis Albertoni lui fit élever une splendide chapelle. Sa statue en marbre, sculptée par Bernini, la représente vêtue en tertiaire, un livre à la main, le voile sur la tête. De nombreux miracles s'opèrent à son tombeau. En 1671, Clément X approuva son culte. Le Sacré Collège avait voulu assister à ses obsèques et un pieux cardinal y prononça son éloge funèbre.

Dans les temps pénibles et angoissants que nous traversons, il nous a paru bon de donner en exemple à nos tertiaires cette vaillante Sœur du Tiers-Ordre, si parfait modèle de toutes les

vertus dans une soumission entière à la sainte volonté de Dieu, aussi bien dans l'épreuve et la pauvreté que dans le bonheur et les joies de la prospérité et des richesses. Que de mères, de filles, de sœurs tremblent ou pleurent sur le sort d'un fils bien-aimé, d'un père ou d'un frère chéri, d'un mari tendrement aimé ! Que de foyers d'où l'aisance et le bonheur ont disparu avec celui que la guerre cruelle a éloigné ! Hélas ! peut-être pour toujours !... L'amour héroïque de la Patrie peut sécher bien des larmes, soutenir bien des courages abattus, susciter bien des dévouements, mais il reste toujours dans le cœur et dans l'âme des meurtrissures qui demandent un remède que seule la religion peut donner. Dans ses dures épreuves, la bienheureuse Louise l'avait compris et, dans sa douleur, c'est vers Dieu qu'elle s'est tournée pour demander, avec la force et le courage, la résignation chrétienne qui sanctifie en consolant.

A l'exemple de votre Sœur, chers Tertiaires, tous dans quelque situation que vous soyez, tournez-vous vers Dieu ; du fond de votre cœur, demandez-Lui aide et assistance pour remplir toujours vos devoirs d'état avec piété et courage. Dans toutes les situations et les épreuves par lesquelles vous feront passer les événements pénibles du moment, sachez vous résigner à la volonté divine et faire de cette adorable volonté la règle de votre conduite. Imitant en cela votre protectrice du mois, vous attirerez sur vous et sur tous les vôtres, les bénédictions du Ciel.

■ N'oublions pas ces paroles de la Bienheureuse : " Comment peut-on vivre sans souffrir, en voyant son Dieu suspendu, pour l'amour de nous, à une croix. "

J. V.



JE rends grâce au ciel de ce que je porte l'habit de Saint François, car malgré mon indignité et mes fautes, je le regarde comme un préservatif contre toutes les attaques de l'esprit malin.

B. JEAN DE DUKLA.

de Dieu,
bonheur
nères, de
fils bien-
drement
disparu
peut-être
it sécher
susciter
cœur et
ède que
la bien-
est vers
ce et le
olant.
ns quel-
u ; du
ce pour
ourage.
es vous
ez vous
lonté la
rice du
s béné-

mmment
u, pour

J. V.

çois, car
servatif



R. M. PÈRE SÉRAPHIN CIMINO.

Ministre Général de tout l'Ordre des Frères Mineurs.

cé
de
ét
In
d'
Fl
il
fu
tu
la
su
me
re
R.
de
mé
de
Pie
au
il y
Su
lic
te



Le Nouveau Général des Franciscains



ES lecteurs de la *Revue du Tiers-Ordre et de la Terre Sainte* seront heureux de pouvoir contempler ici la sympathique physionomie du nouveau Général des Franciscains.

Le Révérendissime Père Séraphin Cimino, né à Capri, diocèse de Sorrento (Italie) le 3 octobre 1875, est entré dans l'Ordre de Saint François au mois de février 1893. Après de brillantes études, il fut ordonné prêtre en 1898 et envoyé au Collège International de Saint-Antoine, à Rome, pour y suivre le cours d'études bibliques sous l'habile direction du R. P. David Fleming. Devenu Lecteur général d'Ecriture Sainte, en 1900, il occupa cette chaire à Saint-Antoine pendant onze ans. Ce fut pour lui l'occasion de manifester sa haute culture intellectuelle et sa profonde intelligence, en même temps qu'il attirait la sympathique admiration des nombreux disciples qui ont suivi ses enseignements et qui, maintenant répandus dans le monde entier, communiquent à d'autres la doctrine qu'ils ont reçue de lui. Estimé de ses Supérieurs et du Saint-Siège, le R. P. Séraphin Cimino fut nommé en janvier 1910 consultant de la S. Congrégation de l'Index et au mois de février de la même année il était appelé à faire partie du Définitoire Général de l'Ordre, poste qu'il occupa jusqu'au 23 octobre 1911, alors que Pie X changea le gouvernement de l'Ordre. Il se rendit alors aux Etats-Unis dans la Province de l'Immaculée Conception ; il y demeura jusqu'au mois d'octobre 1913. A cette date, ses Supérieurs lui confièrent l'une des charges de l'Ordre les plus délicates, que d'exceptionnelles circonstances rendaient plus délicate encore, celle de Custode de Terre Sainte. Le R. P. Séraphin



Cimino eut vite fait de montrer qu'il était digne du choix de ses Supérieurs ; ce fut vraiment l'homme de la situation : juste, prudent, bon, conciliant, ferme, clairvoyant, prompt à saisir l'ensemble et tous les détails des affaires, et par-dessus tout religieux exemplaire.

C'est au moment où il venait de remplir avec succès une mission difficile auprès de la Sublime Porte, à Constantinople, dans l'intérêt des Lieux Saints, que la Providence l'a élevé, par le choix de ses frères en religion, à la plus haute dignité de l'Ordre.

Le passé nous est un garant de l'avenir : sous l'habile et sage direction du R. P. Séraphin Cimino, non seulement le premier et le deuxième Ordres, mais le Tiers-Ordre lui-même produiront des fruits abondants de vie et de sainteté pour la gloire de Dieu et pour le bien des âmes.

AB. FR.

**

Au dernier moment, nous recevons une lettre circulaire du Rme Père Général, adressée le 4 octobre dernier " A TOUS LES FRERES DU MEME ORDRE, AUX RELIGIEUSES ET A TOUS LES TERTIAIRES CONFIES A SES SOINS, " Nous ne pouvons maintenant reproduire cette lettre, mais dans notre prochain numéro nous en donnerons de larges extraits. Aujourd'hui nous citerons seulement les dernières lignes :

" Enfin nous nous recommandons Nous-Mêmes, mes très chers frères, à vos ferventes prières : que le Dieu des miséricordes Nous assiste et nous donne toutes les lumières nécessaires pour diriger dans la voie du salut les âmes qu'il a voulu confier à nos soins ; que Nous puissions travailler toujours davantage à la prospérité de l'Ordre et à la plus grande gloire de l'Eglise.

En retour, Nous vous donnons de grand cœur la bénédiction Séraphique : " Que le Seigneur vous bénisse et vous protège. Qu'il vous montre sa face et ait pitié de vous. Qu'il vous regarde et vous donne la paix. "

Tous nos Tertiaires recevront avec joie cette bénédiction de Notre Père ; tous aussi feront monter vers le Ciel de ferventes prières pour répondre aux désirs du successeur de Saint François.

fique
la co
Dion
effet
deux
arche
Mgr.
la foi
émine
par le
rema
toast,
existe
muner
tants,
finitoi
Briant
Fiorer
puis le



Nouvelles de Rome

CONSÉCRATION DE SON EXC. MONSIEUR MONZA.
Le 8 septembre, en la fête de la Nativité de la Sainte Vierge expressément choisie à cette intention, dans notre église de Saint-Antoine, le Rme Père Pacifique Monza, ex-Ministre Général des Frères Mineurs, reçut la consécration épiscopale des mains de S. Em. le Cardinal Diomède Falconio, o. f. m., évêque de Velletri, délégué à cet effet par le Souverain Pontife. Assistaient le prélat consécrateur deux évêques de l'Ordre de Saint Dominique : Mgr Boggiani, archevêque d'Edesse, assesseur de la S. C. de la Consistoriale et Mgr Natale Moriondo, évêque de Cuneo. C'était un spectacle à la fois gracieux et touchant de voir l'évêque consacré et son éminent consécrateur vêtus de la modeste couleur grise, encadrés par les deux distingués prélats vêtus de blanc. Comme le fit remarquer délicatement ensuite le Rme Père Général dans son toast, c'était l'expression vivante de la mystique union qui existe depuis des siècles entre les deux Ordres et qui rend communes leurs joies ainsi que leurs tristesses. Parmi les assistants, outre le Rme Père Général Séraphin Cimino et le Rme Définitoire, on remarquait au premier rang Son Exc. Mgr Aurelio Briante, o. f. m., Délégué apostolique d'Egypte et Mgr Agapito Fiorentini, évêque titulaire de Rusaddir, missionnaire en Chine, puis le Rme Père Cormier, Maître Général des Frères Prêcheurs,

le Rme Père Venance, Ministre Général des Capucins, le Père Général des Rédemptoristes et des représentants des divers autres Ordres religieux de la Ville éternelle. Les Franciscaines des différents Instituts ne faisaient pas défaut, telles furent entre autres les Missionnaires de Marie, les Franciscaines Missionnaires d'Égypte, celles de l'Immaculée Conception, etc... Les Tertiaires étaient représentés par l'illustre Comte Santucci et quelques autres.

LE COLLÈGE DE SAINT-ANTOINE. La guerre actuelle qui mobilise toute la jeunesse, dans les différentes nations de l'Europe, dépeuple les écoles et, même là où se trouvent quelques élèves, rend impossible les études sérieuses. Aussi notre Collège international a-t-il fermé ses portes pour cette année et licencié provisoirement son personnel de Lecteurs. Les Pères de la Curie généralice resteront seuls pour tenir le chœur et célébrer les offices de la grande église conventuelle. Prions pour que luisent bientôt des jours meilleurs et que la jeunesse vouée à l'étude et à la prière vienne sans tarder de toutes les régions de l'Europe et de l'Amérique retrouver la paix et la fraternité, dans nos murs, au sein de la Ville éternelle.

LE RME PÈRE GÉNÉRAL. Au lendemain de la fête du Séraphique Père, le 5 octobre, le Rme Père Général a quitté Rome pour une visite en Espagne. Son voyage le fit passer à Levanto où il put s'arrêter un jour avec nos Pères exilés de la Province de Corse, et à Marseille où les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie eurent le bonheur de recevoir sa bénédiction. Ailleurs, hélas ! dans notre chère France, le Successeur de François, traversant les villes où durant sept siècles les Frères Mineurs ont eu des couvents illustres, n'a pu trouver une maison de son Ordre pour le recevoir ni une communauté pour lui faire les honneurs de notre pays ! Sa Paternité voulut se trouver à Lourdes pour y célébrer la fête de son saint Patron, Saint Séraphin (12 octobre) ; là il put recevoir et bénir quelques-uns de nos religieux dispersés de la Province d'Aquitaine. Avant d'entreprendre ce voyage, le Rme Père avait adressé aux Religieux, religieuses et Tertiaires confiés à sa sollicitude paternelle une belle lettre pastorale. Il y recommande surtout nos Mis-

sion
et
que
sept
Sain
Plus
sanc
jet
B
NAD
sem
pers
man
Béné
daign
loue
nisat
et de
tion,
envei
dont
de si
par l'
de l'
en fa
l'occa
Nul
n'atte
lemen
labeu
nada,
amour
tout à
avec l

sions parmi les infidèles, qui n'ont pas de ressources suffisantes, et manqueront bientôt de personnel ! Sa Paternité annonce que l'Ordre se propose de célébrer l'année prochaine : 1916, le septième centenaire de la concession faite par Notre Seigneur à Saint François de la fameuse Indulgence de la Portioncule. Plus tard on publiera le programme des fêtes qui auront lieu au sanctuaire de Notre-Dame des Anges ; en attendant, le projet est recommandé aux prières de tous.

BENOIT XV ET LE TROISIÈME CENTENAIRE DE LA FOI AU CANADA. Le Comité des fêtes du troisième centenaire de l'établissement de la foi au Canada, composé des plus distingués personnages ecclésiastiques et civils de Québec, n'a pas manqué d'offrir ses hommages au Pape et de solliciter la Bénédiction Apostolique à l'occasion de ces fêtes. Le Saint-Père a daigné répondre au Comité par une noble Lettre où il loue les Canadiens du but qu'ils poursuivent dans l'organisation de ces fêtes. "Elle est tout-à-fait digne de votre foi et de votre sagesse et elle mérite entièrement Notre approbation, la pensée de joindre en cette circonstance à votre gratitude envers Dieu la reconnaissance envers les Religieux franciscains, dont le zèle apostolique a procuré à vos ancêtres et à vous-mêmes de si grands biens." Ainsi s'exprime le Saint Père. De plus, par l'intermédiaire de S. Em. le Cardinal Giustini, Protecteur de l'Ordre, Sa Sainteté a daigné accorder de riches Indulgences en faveur du triduum d'actions de grâces qui sera célébré, à l'occasion du Centenaire, dans chacune de nos églises au Canada. Nul doute que dans ces conditions, les fêtes du Centenaire n'atteignent le but indiqué par Benoît XV, à savoir : " non seulement de conserver religieusement les fruits qu'a produits le labour apostolique des premiers ouvriers de l'Évangile au Canada, mais encore de les multiplier heureusement, grâce à un amour toujours plus fort pour la discipline catholique et surtout à une union plus étroite encore des esprits et des cœurs avec le Saint-Siège Apostolique."

ROMANUS



Chronique franciscaine

CANADA

MONTREAL. — COUVENT DE LA RESURRECTION

LE dernier Chapitre Provincial a décidé que le noviciat des Frères Mineurs au Canada serait transféré de la rue Dorchester au nouveau couvent de la Résurrection, Parc Lasalle.

Aussitôt après la clôture du Chapitre, on s'est mis à l'œuvre. La Providence, ici comme toujours, n'a pas manqué de se manifester par des attentions toutes maternelles. Ce n'est pas peu de chose que d'installer une communauté dans un couvent nouvellement construit. Tout manque, il faut tout trouver. Oh ! sans nul doute, la pauvreté séraphique s'y fera sentir plus d'une fois, mais n'est-ce pas une des conditions de la joie parfaite. Les jours les plus heureux d'une communauté sont toujours ceux de la fondation. Un premier groupe, composé d'un Père et de deux frères oblats, a rempli l'office de précurseur : il a préparé les voies. Et le noviciat a quitté la rue Dorchester le 25 novembre dans l'après-midi après les premières Vêpres de Saint Léonard de Port-Maurice, l'illustre missionnaire franciscain. C'est sous les auspices de ce grand Saint que va commencer la nouvelle communauté. Puisse-t-elle fournir au Canada et aux Missions infidèles de nombreux imitateurs des vertus séraphiques dont Saint Léonard nous a laissé de si magnifiques exemples !

EDMONTON

L'EGLISE des pères franciscains d'Edmonton, Alberta, vient d'être visitée par le feu, le samedi 20 Novembre. On ne connaît pas la cause de l'incendie. L'intérieur de l'Eglise a été presque complètement détruit ou détérioré. Les dégâts, couverts par les assurances, s'élèvent à plusieurs milliers de piastres.

Le R. P. Xavier, supérieur, réussit, après bien des difficultés et au péril de sa vie, à sauver le T. S. Sacrement. La chaleur et la fumée interdisaient tout accès auprès du tabernacle. Allait-on abandonner le

Divin prisonnier ? Les pompiers eux-mêmes ne pouvaient faire plus de deux pas à l'intérieur sans s'exposer à l'asphyxie. Confiant dans la protection de Jésus-Hostie, le R. P. Xavier fit une nouvelle tentative. Il y réussit non sans d'énormes difficultés.

L'épreuve affermit les œuvres du bon Dieu. Nous avons confiance que cette croix sera pour la mission d'Edmonton une source abondante de grâces !

VALLEYFIELD. — CEREMONIE DE VETURE ET DE PROFESSION

LA belle fête de Saint François qui, cette année, fournit au premier et au troisième Ordres des sujets de réjouissances particulières, par la célébration de glorieux et religieux anniversaires, réserva aux filles de Sainte Claire, avec moins d'éclat sans doute, une fête toute familiale. Pendant que de fraternels sentiments de sympathie reliaient l'humble monastère aux couvents de Montréal, les joies intimes d'une cérémonie de profession et de vêtiture chez les Sœurs tourières, unissaient dans une joie commune la communauté de l'extérieur avec les moniales du cloître. Sœur Marie François de Jésus et Sœur Marie Bernadette de l'Immaculée Conception, nées Mlles Marie-Louise Hébert, autrefois de la Fraternité de Saint-Antoine, et Evéline Brisson, prononçaient leurs vœux perpétuels, à la suite desquels Mlle Marie-Jeanne-Bernadette Bédard, en religion Sœur Marie Béatrix du Bon Pasteur, revêtait le saint habit.

Le dépouillement des livrées du siècle non moins que les engagements perpétuels présentaient sous une forme symbolique les grandeurs et les beautés de la vie religieuse, et ce ne fut pas sans remplir l'assistance de douces et profondes émotions, que les vierges du Christ se lièrent en même temps à l'Époux Divin par un irrévocable "Toujours."

Quoi de plus doux pour les heureuses élues du jour, qu'une circonstance si solennelle de la vie, coïncide avec la fête du Stigmatisé de l'Alverne, qui a goûté avec tant de suavité dans son âme de séraphin, les chastes embrasements du Divin Amour Crucifié. A cette occasion, les paroles de Mr l'abbé David, chapelain des Clarisses, ouvrirent bien large à l'auditoire la voie d'humilité, de pénitence et de pauvreté du Sauveur sur la terre, dont une des plus fidèles copies est l'humble François.

Clarisses et Tertiaires étaient heureux et fiers de se montrer en ce jour les enfants de celui dont il est dit quelque part : " Si la pauvreté avait pris une forme humaine, elle aurait pris l'esprit et le corps, la naissance, la vie et la mort de Saint François. "

Enfants d'un père si glorieux, membres d'une famille si illustre, bénissons ensemble la Divine Providence, qui dans de secrets des-seins, a voulu en trois siècles, faire s'épanouir sur le sol canadien les rameaux des trois Ordres séraphiques.

ETATS-UNIS. — FALL-RIVER,

LA retraite annuelle de nos deux Fraternités, Saint-François et Sainte Elisabeth, s'ouvrit le 17 octobre, à l'occasion de la visite canonique faite par le Visiteur Délégué, le R. P. Philippe, o. f. m.

Durant toute la semaine, le Père Visiteur, aux exercices du soir, nous adressa la parole en termes éloquentes et convaincues ; cette assistance nombreuse des Frères et des Sœurs aux instructions parlait déjà beaucoup en faveur de nos deux communautés, aussi empressées, le soir, de recevoir dans leurs âmes la semence divine qu'elles l'étaient, le matin, d'aller réchauffer leurs cœurs au foyer de l'Amour suprême.

Au sermon de clôture, à l'occasion de la bénédiction d'une statue de Saint François, don de nos Fraternités, le R. P. Philippe choisit pour sujet de son instruction " la vie " de celui qu'on nomme à juste titre " le Séraphin d'Assise. " Après l'instruction, le Père bénit la statue de Saint François, puis, assisté du Rév. Mr Chabotte, directeur de la Fraternité des hommes, il donna le saint habit à quatre postulantes. Le R. P. nous donna la Bénédiction Apostolique.

Nous espérons qu'avec les bons avis de notre Père Visiteur, et sous la direction sage et éclairée de nos dévoués Directeurs, le nombre de nos Frères et Sœurs ira toujours grandissant. Une bonne note en faveur de nos Fraternités, c'est que tous les membres ou à peu près ont satisfait au précepte de la Visite personnelle, nos malades exceptés qui furent cependant tous visités, encouragés et consolés.

Maintenant, après ces jours de grâce et d'édification, nous dirons tous ensemble en reconnaissance à Dieu : *Deo Gratias ! Benedicamus Domino !*
S^r S^{te} MARIE DES ANGES, *Secrétaire.*

RETRAITE FERMÉE

On nous prie d'annoncer qu'une retraite fermée aura lieu du 8 au 12 Janvier 1916, pour les Tertiaires à la **Villa Saint-Martin.**

Les Tertiaires qui désirent y prendre part sont priés d'envoyer leur nom au **Rév. Père Archambault, Villa Saint-Martin, Abord-à-Plouffe.**



N
fond
Les
la m
Le
com
au M



pour
seuls
traie
ils de
taier
Le
paru
laiss
C'éta
déchi
l'énig
Ur
illusi
Puis



Collège Séraphique de l'Eclyse

Nous avons déjà eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs de ce Collège, fondé en Hollande, pour assurer l'avenir de notre Province en France. Les croix ne lui ont pas été ménagées depuis le commencement de la guerre : la mobilisation l'a privé de TOUS ses professeurs, les uns après les autres. Le Canada lui a envoyé du renfort. Mais l'avenir est encore sombre, comme on pourra en juger par les lignes suivantes que nous empruntons au MEMENTO de Paris.

VERS LA FRANCE.

Nos lecteurs savent déjà que les séraphiques de l'Eclyse subissaient, l'an passé, une épreuve très lourde pour des écoliers : la privation des vacances en famille. Le 2 août, en effet, veille du jour fixé pour le départ, la grande guerre commençait. Le lendemain, seuls quelques Antoniens et la plupart des professeurs rentraient au pays pour l'édifier et le défendre. Quant aux jeunes, ils demeuraient sous le ciel pacifique de Hollande et se contentaient de la vie familiale au Collège.

Le sacrifice fut dur, mais accepté de bon cœur ; l'année parut un peu longue, mais elle sut nourrir l'espoir, tout en laissant dans l'incertain. Que seraient les vacances de 1915 ? C'était ce gros point d'interrogation qu'il fallait expliquer et déchiffrer. L'imagination juvénile eut vite fait de trancher l'énigme ; la sûre et vraie réponse devait partir de plus haut.

Un jour, le R. Père Directeur, faisant tomber toutes les illusions, annonça que les vacances se passeraient au Collège. Puis l'année se cl tura par l'examen final et la proclamation

des prix, et le règlement spécial des vacances fut mis en vigueur. Chacune des "victimes", s'unissant à ceux qui, eux aussi, sont loin du foyer, accepta avec résignation l'exil prolongé, mais non sans formuler un souhait intime et un vœu secret : " Qui sait si la décision ne sera pas changée ? "

Elle le fut, et brusquement, comme vient une grande joie, un grand bonheur. La nouvelle arriva même par dépêche : " Envoyez les enfants. " Avec quels transports elle fut accueillie ! Souvent de simples mots ont le don de provoquer la plus vive joie : ce fut ici le cas. Les surveillants se demandaient comment contenir l'impatience des partants jusqu'au 16 août, date fixée pour le départ.

Le jour attendu est enfin arrivé. Il ne reste plus qu'à faire la prière de l'adieu près de Jésus au tabernacle. Le jour même, une statue de Sainte Anne avait été placée dans la chapelle. A cette mère des Bretons le voyage est consacré ; puis, le chant à Marie, le *Si queris* à Saint Antoine. La troupe peut partir. Jésus l'a bénie et la protégera. Enfin, c'est l'adieu à ceux que l'on quitte, à la France qui reste dans l'exil, et l'on part pour la France qui attend, qui combat : nous revenons vers la France.

Après bien des cahotements, des arrêts et des changements sur eau comme sur terre, nous entrons à Flessingue. Là est le vrai point de départ pour la France, en ajoutant la halte obligatoire en Angleterre. La "gardienne de l'Escaut" n'a rien de grand, de remarquable, si ce n'est l'originalité de ses édifices — qualité de toute ville hollandaise — et la statue de l'amiral Ruyter qui se dresse, forte et massive, sur le quai principal. Dans le port veillent paisiblement deux croiseurs : ils sont là protection de la ville et du fleuve, car rien autour ne ressemble à des fortifications.

Le 18, dès six heures du matin, le bateau, par un long sifflement, annonçait le départ. Lentement d'abord il quitta le port et prit le large. Pendant quelque temps nous pûmes apercevoir, à l'extrémité de la jetée, des gestes d'adieu désespérés : c'était le dernier salut de notre guide de la veille — un Antोनien presque novice. — Bientôt ce fut le bercement de la mer ;

la t
I
peu
qui
on
act
U
c'es
pas
mai
qu'
le p
mer
ne
eur
hori
coul
V
com
vien
navi
sent
pas
tone
quan
Lon
Ti
leuse
et en
pass
écha
gent
trois
des
n'éta
deva
nous

la terre s'enfuit peu à peu, il ne resta que le ciel et l'eau.

Partout, c'est l'inconnu, même à bord. Le navire est très peuplé : volontaires belges qui partent pour l'armée, soldats qui retournent au front, bannis qui cherchent un refuge. Vite, on lie connaissance, on ouvre la conversation, c'est le premier acte de toute traversée.

Un autre passe-temps — d'un suprême intérêt celui-là — c'est de rechercher la première victime du mal de mer. Ce n'est pas chose toujours facile, tant on voudrait passer pour bon marin. Chacun se récrie, dit qu'il ne sent rien, mais ici, plus qu'ailleurs, la réalité est la meilleure preuve. Un gros gaillard, le premier, y alla de si bon cœur, que plusieurs se sentent forcément portés à l'imiter. Cependant la mer fut clémente, elle ne choisit dans notre groupe que trois victimes. Quelques-uns eurent la prudence de chercher un préservatif dans la position horizontale. Au dîner, tous étaient dispos et avaient repris couleur et gaieté.

Vers deux heures de l'après-midi, les côtes de l'Angleterre commencent à se dessiner. En même temps, les chalutiers armés viennent, comme des sentinelles vigilantes, examiner notre navire. Les campagnes anglaises sont bien cultivées et présentent un admirable coup d'œil. Sans doute, on ne trouve pas ici les falaises de la Bretagne, mais, ce rivage plat et monotone est plein de fraîcheur et de verdure ; on le regrette, quand on a séjourné pendant quelque temps dans la ville de Londres.

Tilbury n'est qu'un pied-à-terre pour se rendre dans la populeuse métropole. C'est le type du port de commerce, remuant et enfumé. On y voit de tout et surtout il faut s'y faire voir : passe-port, malle, valises, inspection générale ; rien ne doit échapper à l'œil anglais. Les officiers sont, d'ailleurs, très gentils, quoique froids. Nous partions pour la gare quand un troisième officier — un Français celui-là — s'informe de l'âge des enfants, et sur notre réponse, en arrête trois qui, paraît-il, n'étaient pas en règle et devaient se présenter immédiatement devant le commissaire militaire de Folkstone. Ainsi diminués, nous partons pour Londres, installés au milieu d'Irlande.

dais tapageurs qui sortent des usines et rentrent chez eux.

Londres, 8 heures du soir : cohue et bousculade. A grand' peine, on pénètre jusqu'à la salle où nous conduit un membre du Comité de la Croix-Rouge. Puis, sur l'impériale d'un autobus, nous circulons à travers la capitale. Pendant plus de deux heures nous tournons et retournons ; il semble qu'on nous mène en spectacle. Halte enfin ! Nous sommes au camp des réfugiés belges. C'est là qu'une hospitalité pleine de sympathie et de bienveillance nous attendait ; c'est là que nous partageons la table et le toit des malheureux expatriés, et nous pouvons admirer la générosité du peuple anglais envers les infortunés Belges. Pendant une journée et deux nuits, nous avons habité ce théâtre et cette gare, transformés en dortoirs et en salles pour les 3,000 réfugiés. Nous ne pouvons ici que remercier les officiers du Comité qui nous ont ainsi hébergés, nous, bannis et voyageurs, qui retournions vers la patrie.

La journée du 19 fut employée à la visite aux consuls et à la préparation de la seconde traversée : démarches qui, quoique ennuyeuses, nous font voir la ville de Londres. C'est grand et riche ; mais les monuments, les édifices et les places n'ont pas autant de beauté délicate et artistique qu'à Paris. Une promenade au Kensington Park nous donne une idée du véritable parc anglais. Vaste et bien entretenu, il est rempli de flâneurs ou de visiteurs. On y cherche la fraîcheur et le repos ; cependant il faut dire que ces oasis sont rares au sein de Londres. Voilà pourquoi nous nous sentons pressés de reprendre le train, puis la mer, afin d'atteindre sans plus de retard l'oasis cherchée et attendue, la seule qui puisse contenter nos désirs.

Le trajet de Londres à Folkstone n'est qu'une course qui nous laisse à peine le temps d'entrevoir les nombreux camps anglais disséminés dans les plaines. Le bateau en rade de Folkstone nous reçoit à son bord ; il faudrait plutôt dire qu'il nous avale, tant la hâte est extrême. La traversée par un beau soleil et sur un navire rapide est aussi courte qu'agréable. Bientôt les falaises blanchissent la côte ; confus d'abord, les points noirs se découpent, se transforment et deviennent, les uns des maisons, les autres des églises. Les places se dessinent.

et
bra
der
I
En
con
fut
con
dan
pou
pati
nut
Par
Le
et
l'inc
qué
surp
tous
çait
rout
envo

Cl
et le
toire
fuite
vain
fiers
avec
cont
voir
celui

et se peuplent de voitures et de piétons. La jetée avance son bras dans la mer comme pour recevoir ceux qui arrivent ; un dernier coup de sirène : nous touchons le sol français.

Dieppe ne devait nous laisser qu'un mauvais souvenir. Entre autres formalités, nous dûmes passer chez un certain commissaire peu aimable. Le résultat final de cette entrevue fut de nous faire manquer le train. Alors commença une course comique à travers la ville. En toute hâte nous nous entassons dans deux voitures — avec nos trente-deux paquets — et nous poursuivons le train. A la gare principale, le contrôleur a eu la patience et l'amabilité de nous attendre pendant quatre minutes ; nous montons dans le train et nous voilà en route vers Paris. Au milieu des *poilus*, la troupe se sent toute à la joie. Le récit des exploits et l'entrain des chansons trompent la faim et chassent le sommeil : car il est nuit. Péniblement, dans l'inconnu et la demi-obscureté, nous atteignons l'adresse indiquée. Ce n'est plus l'heure des visites ; mais après la première surprise, on s'empresse de nous accueillir. Affamés et lassés, tous gagnent vite et la table et le lit. Le lendemain, commençait la dispersion, et le dimanche 22 août, chacun prenait la route du foyer : l'essaim des séraphiques de l'Ecluse s'était envolé.

**

Chacun attendra maintenant dans la douceur de la famille et le repos des vacances les réveils qui s'annoncent et les victoires qui se préparent. Après le triomphe des armes et la fuite de l'envahisseur, peut-être y aura-t-il d'autres ennemis à vaincre et d'autres invasions à enrayer. Tous ceux qui sont fiers de se dire enfants ou amis de la France prient et luttent avec espoir. Ceux qui spécialement sont revenus d'exil pour contempler la patrie dans la souffrance et la lutte, espèrent la voir bientôt, rayonnante, dans le dernier, le vrai triomphe : celui du droit, fondé sur la justice, la vérité et la foi.

PEREGRINUS.



Si...facilement réalisable!...



I les efforts de votre *Revue* pour vous intéresser et vous édifier ne sont pas restés inutiles ; si elle a pu contribuer à vous rendre moins lourde la croix de chaque jour ; si elle vous a aidés à devenir meilleurs chrétiens et plus parfaits tertiaires... Si elle vous a parfois apporté la lumière, la force, la consolation, la paix, l'amour de la volonté du bon Dieu, dans ses 54 pages bien pleines...

Si quelques lignes de la *Doctrine Spirituelle*, si quelque bon exemple de la *Chronique*, si quelque trait d'édification ou de secours venu d'un Saint du ciel ou d'un juste de cette terre vous ont encouragés, éclairés, touchés...

Si en un mot vous l'avez trouvée bonne et pieuse et utile, votre *Revue*, chers lecteurs, pourquoi ne la feriez-vous pas connaître et lire et aimer ? Pourquoi ne lui procureriez-vous pas au prix d'un petit sacrifice quelques amis nouveaux qu'elle édifierait à leur tour et dont le concours lui permettrait de se rendre de plus en plus aimable et intéressante ?

Grâces à Dieu ! Depuis 31 ans qu'elle existe, la *Revue* n'a compté que des amis fidèles ; la mort seule vient lui fermer les portes qui se sont une fois ouvertes à elle. Le nombre de ses abonnés a constamment, quoique lentement, augmenté. N'est-ce pas une preuve qu'elle accomplit son œuvre au gré de tous ? N'est-ce pas une assurance pour ceux de nos lecteurs qui voudront travailler à sa diffusion, qu'on ne leur reprochera pas ensuite leurs instances ?

Dans le monde entier, il se fait un grand effort pour la diffusion de la bonne lecture. Chers lecteurs que la *Revue* a édifiés, consolés, encouragés, éclairés, intéressés, entrez dans ce mouvement, propagez votre *Revue*, aidez à sa diffusion. En cette année 1916, efforcez-vous de lui recruter de nouveaux amis. *Pourquoi n'abonneriez-vous pas à vos frais un Tertiaire pauvre ?* Voilà un souhait qu'il vous est facile d'accomplir.

Les
Canad
Nous
Edmon
deux
Montr

.....
je reti
reuses
en ro
à 2 he
de 30
Nou
survin
la vie.
déjà d
monde
ne plus
t-on p
que là,
pied d
affreux
quantit
trons
gueur d
nous l



Mission de Chine

DE MONTRÉAL AU CHAN-TONG

Les nombreux amis que le R. P. Bonaventure Péloquin a laissés au Canada seront heureux de connaître quelques détails de son long voyage. Nous en publions aujourd'hui une partie, celle qui raconte le trajet entre Edmonton, Alberta, et le Japon. En même temps que le R. P. Bonaventure, deux religieuses missionnaires de l'Immaculée Conception parlaient de Montréal pour la Chine.

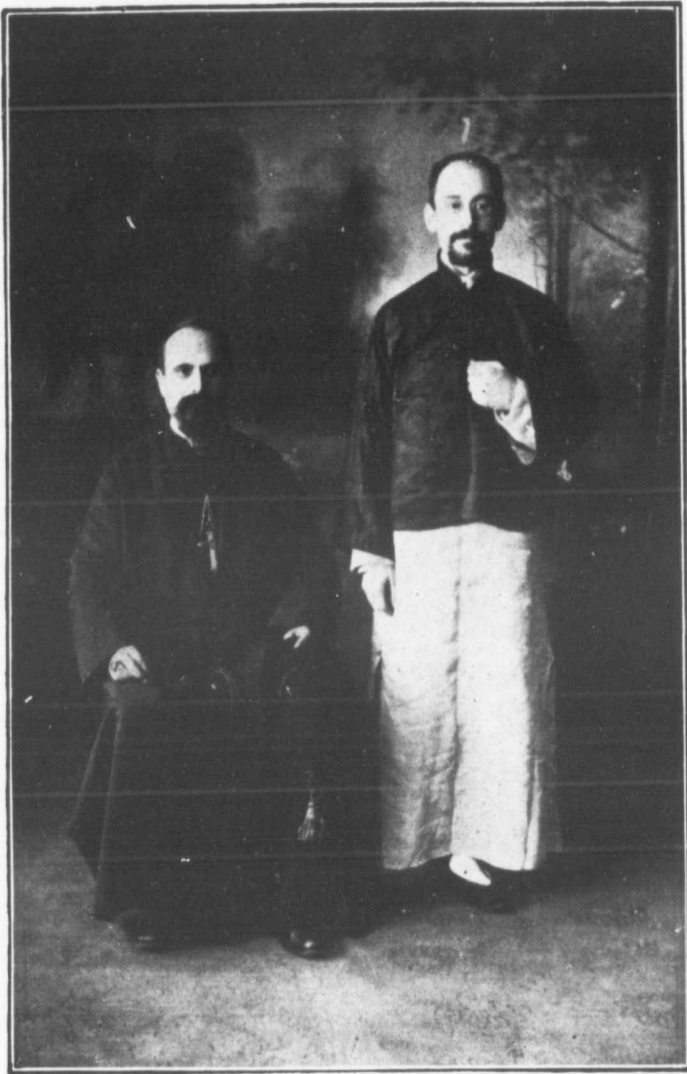
... En redescendant d'Edmonton à Calgary, le 2 août au soir, je retrouvai mes deux petites compagnes bien portantes, heureuses de me revoir, et très anxieuses, elles aussi, de se remettre en route. Nous décidâmes de repartir le lendemain même à 2 heures du matin. De Calgary à Vancouver, c'est l'affaire de 30 heures, ou à peu près ; il y a bien 646 milles cependant.

Nous allions faire ce trajet dans le temps habituel, quand survint un petit accident qui nous retarda et faillit nous coûter la vie. Voici : Nous serpentions dans les Montagnes Rocheuses déjà depuis une dizaine d'heures et par le plus beau temps du monde, quand tout-à-coup notre train s'arrête et s'obstine à ne plus repartir. " Mais, qu'est-ce donc qu'il y a ? " se demandait-on par tout le convoi. Le " conducteur " interrogé répond que là, tout devant, à quelques cents mètres à peine, tout au pied d'une haute montagne et sur le bord d'un précipice un affreux éboulement vient de se produire, et qu'une immense quantité de terre, sable et glaise, entremêlée de pierres et de troncs d'arbres, recouvre en ce moment la voie, sur une longueur de 450 pieds, et sur une épaisseur de 20 environ. Et comme nous lui demandions si cet accident pouvait nous retenir

longtemps : " S'il fallait enlever tout cela de suite, répondit-il, nous pourrions être retenus ici deux ou trois jours. " — " Mais, alors ?... " — " Eh bien ! nous allons tâcher d'aplanir ce nouveau terrain pour y poser une nouvelle voie et tenter le passage. Prenez patience, demain matin probablement tout sera terminé. " Et il n'était que 1½ heure de l'après-midi. Nous primes donc la résolution d'attendre le plus patiemment possible ; qu'y avait-il à faire autre chose ? Après tout, nous n'étions pas les plus misérables. Cette nuit là, nous avons pu dormir, et très bien. Ce fut toujours cela.

A 5 heures du matin, le lendemain, le train était de nouveau en mouvement. Bien peu dormaient, je vous assure... Nous allions lentement... lentement... Mais tout-à-coup voilà que tout s'arrête, et nous reculons jusqu'au point de départ. Qu'est-ce donc qui est arrivé encore ? Nous l'apprenons à l'instant : la nouvelle voie n'étant pas suffisamment solide s'est affaissée de 2 pieds sous le poids de la locomotive. Il n'y avait donc pas à aller plus loin.

Mais l'on ne désespère pas ; les ouvriers se remettent à l'ouvrage... et cinq heures après... nous repartions de nouveau. Cette fois encore, nous allions lentement, si lentement que nous avançons à peine ; et l'anxiété était à son comble, cela se comprend. Bientôt nous pouvons nous-mêmes discerner l'endroit dangereux. Que dis-je ? nous y sommes. Oh ! scène !... Les passagers sont aux fenêtres, encombrant les portières et les marchepieds, prêts à s'élancer si quelque glissement se produit, ou quelque bruit se fait entendre. Le " conducteur " debout sur le *tender* donne ses signaux au mécanicien. Et le train s'avance lentement, lentement... s'inclinant tantôt à droite, tantôt à gauche, montant parfois, pour redescendre ensuite. Et à mesure que nous avançons, nous voyions les traverses de support s'enfoncer, glisser même quelque peu et l'eau jaillir de ci, de là, et la rivière tout au bas qui roule ses flots mugissants ! Mais déjà le tiers du convoi est passé ; en voici maintenant la moitié, il achève. Enfin, nous y voilà ! *Deo gratias !* Quelle joie alors ! Ce ne sont que cris et qu'applaudissements ! Et certes, il y avait bien de quoi se réjouir ! J'avoue que si



M^{sr} ADEODAT WITNER, VIC. APOST., O. F. M.

R. P. BONAVENTURE PÉLOQUIN, O. F. M.

j'ai
D
le S
sign
si n
Le
Mon
qui
Aj
la t
neig
une
un p
die,
dern
beau
A
m'on
Sœur
Nous
messe
mise
J'a
d'effe
culté.
Le
n'est
beauc
parc
avant
adieu
Not
J'étais
Pouva
Mai
touch
Victor

j'ai eu peur au moins une fois, dans ma vie, ce fut cette fois là.

Durant ce périlleux passage, j'ai mis toute ma confiance dans le Sacré-Cœur. J'ai fait de la main au moins une centaine de signes de croix, et j'ai même promis une messe à Saint Antoine, si nous nous en tirions sains et saufs.

Le reste du trajet s'est effectué très heureusement. Les Montagnes Rocheuses sont immenses. Elles offrent un panorama qui défie toute description. Il faut voir par soi-même.

Après avoir franchi le sommet de cette chaîne de pics dont la tête se perd dans les nuages, et que couronnent des neiges éternelles, on croirait que l'on va retomber dans la plaine, une belle plaine unie. Il n'en est rien. La même série de pics, un peu moins élevés, sans doute, à la forme un peu plus arrondie, se poursuit encore jusqu'à Vancouver. Pendant les deux dernières heures du voyage cependant on traverse un très beau paysage, le plus beau peut-être de tout le Canada.

A Vancouver, je me suis retiré chez les Pères Oblats. Ils m'ont très bien accueilli. Mes compagnes sont allées chez les Sœurs Sainte-Anne ; elles ont été reçues là comme chez elles. Nous sommes arrivés assez tôt pour pouvoir célébrer la sainte messe. Je n'ai pas manqué d'acquitter celle que j'avais promise la veille.

J'ai retrouvé à l'office des bagages tout ce que j'avais envoyé d'effets devant moi. Je n'ai donc eu à ce sujet aucune difficulté.

Le *Steamer Monteagle*, notre bateau, qui devait partir le 6, n'est parti que le 8. Nous en avons profité, non pour faire beaucoup de courses et visites — nous ne sommes allés qu'au parc Stanley — mais pour écrire. Nous sentions le besoin, avant de quitter définitivement la Patrie, de dire un dernier adieu aux parents et amis.

Nous avons quitté Vancouver le 8 au matin, dimanche. J'étais à dire la sainte messe lorsque le bateau a laissé la rive. Pouvais-je prendre la mer sous de plus heureux auspices ?

Mais Vancouver n'est cependant pas le dernier port que nous touchons avant de nous élancer vers la Chine. Il y a encore Victoria. Quatre-vingt-cinq milles séparent ces deux villes.

Il était 6 heures du soir lorsque nous avons pris la mer véritable.

Le lendemain matin nous ne voyions plus les côtes et la vague était déjà grosse.

Les six premiers jours de la traversée ont été fort orageux. Je n'ai pu dire la messe qu'une fois durant ce temps ; et comme la plupart des autres passagers, j'ai dû payer mon tribut à la mer. Oui, j'ai été malade, passablement malade. Je n'aurais jamais cru que le seul mouvement du vaisseau pût nous mettre en pareil état. Enfin, le calme est revenu ; et avec le calme, la parfaite santé.

Que de belles heures j'ai passées alors dans la compagnie des bonnes et aimables compagnes que Dieu m'a données ! Presque chaque matin, je célébrais la sainte messe. Elles y assistaient et communiaient. Nous faisons ensuite l'action de grâces ensemble. Après le déjeuner, nous entamions le Rosaire, que nous achevions l'après-midi. Ensuite venait la correspondance. A 11 $\frac{1}{2}$ heures nous nous retirions pour l'examen particulier.

L'après-midi s'ouvrait par la récitation d'un nouveau chapelet, la lecture à haute voix d'un chapitre de *l'Imitation*, chapitre que nous prenions au hasard et que je commentais brièvement. C'était la lecture spirituelle de la journée...

Le soir, après le souper, tout en nous promenant sur le pont, nous achevions notre Rosaire et faisons la Prière.

Parfois même nous nous payions le luxe de faire un peu de chant, chant religieux et canadien entremêlés.

Ah ! oui, je me rappellerai longtemps ces belles heures de prières prolongées et de hautes et profondes méditations. Rien n'élève tant l'âme en effet que la vue de ces deux immensités : le ciel et la mer. L'âme en cherche alors naturellement une troisième où elle se plonge : Dieu.

Une traversée, c'est comme une page blanche dans la vie, où chacun semble avoir la liberté de crayonner ce qu'il veut. Quand les voyages en mer n'auraient point d'autres avantages que celui de faire réfléchir plus profondément qu'à l'ordinaire, il faudrait pour cela, je pense, les entreprendre quelquefois.

Fr. BONAVENTURE PÉLOQUIN,

O. F. M.



Le

L

ques a
on —
d'école
la tax
puisqu
Conter
Mr Ér
jour d
pédago
d'ensei

Avec
juste e
de la p
tracass
esprit c
des clas
de l'éch
tresses
Énard



TERTIAIRES

Le Doyen des Instituteurs Canadiens

M. MÉDARD ÉMARD

(Suite)

LA vie active de Mr Émard couvre près d'un demi siècle de l'histoire de l'éducation dans Québec. Il fut un des membres fondateurs de l'association des instituteurs de Montréal, qu'il présida pendant quelques années. Il fut témoin des luttes parlementaires de l'Union — à l'époque troublée de la création de notre système d'écoles — et le premier encore à profiter de l'imposition de la taxe scolaire d'après la loi de 1846, profit très aléatoire puisque les habitants des campagnes résistèrent à cette loi. Contemporain et collaborateur des Meilleur et des Chauveau, Mr Émard s'est associé à leur œuvre en appliquant chaque jour dans la petite école de Saint-Hubert les principes pédagogiques préconisés par ces fondateurs de notre système d'enseignement.

Avec quelle abondance de souvenirs, avec quelle expression juste et précise ce vétéran de l'enseignement primaire parlait de la petite école de 1850 à 1870 ! Mentalité des habitants, tracasseries suscitées par eux aux commissaires et à l'institution, esprit des enfants, méthodes, modes et procédés, organisation des classes, personnages officiels ou s'intéressant à la cause de l'éducation, sacrifices et dévouement des maîtres et maîtresses de ces temps reculés, tout y passait. Monsieur Émard jouissait d'une mémoire très vive et en termes choisis

il racontait l'histoire de son apostolat d'une façon très délicate et toute personnelle. L'humilité qui élève l'âme ne l'a jamais abandonné.

Il est vraiment regrettable que ces bons vieux instituteurs de l'ancien temps n'écrivent pas leurs mémoires. Quelle mine inépuisable pour les jeunes d'aujourd'hui !

Rien de ce qui touche à la science de l'éducation, au progrès de la pédagogie, ne lui était inconnu. A une profonde connaissance du cœur humain, il joignait une science approfondie et tout ce qui perfectionnait l'enseignement le réjouissait grandement. Aussi vit-il avec plaisir la fondation de l'École Normale de Valleyfield. D'ailleurs cette joie fut encore plus douce pour Mr Émard puisque ce fut son fils, Mgr de Valleyfield, qui s'en fit le fondateur. Et quand les cours furent organisés, quand le Cercle Pédagogique des élèves eut ses réunions régulières, Mr Émard en devint l'habitué. Et certes, les anciennes de l'École Normale, qui liront ces lignes, se souviendront bien de ce grand vieillard dont la tête toute blanche s'inclinait souvent en signe non équivoque d'assentiment. Ces joutes pédagogiques l'intéressait au plus haut point.

Voilà un homme qui n'a pas écrit de livres, qui n'a pas fait de bruit, qui volontairement a vécu ignoré et humble, et pourtant son œuvre durera ! C'est qu'il a formé des cœurs, développé des intelligences, jeté dans les âmes de centaines d'enfants une semence qui a levé en une merveilleuse moisson. Son enseignement, bien servi par une brillante intelligence et des études soutenues, était sobre, précis, et d'une très grande efficacité. Mr Émard, éducateur, ne s'est pas fait craindre servilement de ses élèves — il s'en est fait aimer — et cette amitié de maître à élève dure encore. Il connaissait ce précepte de Montaigne : " J'aime mieux une tête bien faite qu'une tête bien pleine. " Et encore : " Il vaut mieux former les intelligences que les orner. "

Malgré l'état d'infériorité des écoles de ce temps-là, organisation peu avancée, mentalité pour le moins singulière des pères de famille, salaire de famine, — Mr Émard a enseigné longtemps pour 40 louis, — il a su cependant donner une éducation

parfait
sa pro

Il au
à l'ind
monde
gent, i
école, c
de la m
l'a con
fidèle i
" Laiss

Pend
d'une v
obligé c
venir a
" a fait
aimé l'e
Et si un
qui fut
sant de
lettres c
formatio
gieuses &

Mr É
Ses enfa

De tr
que de V
c'est le
missions
tingué au
et premi
entrées d
et Marie
de la Cro
faisante c

Deux a
tendres c

parfaite à ses nombreux élèves. Il a persévéré noblement, dans sa profession d'éducateur, une des plus nobles qui soient.

Il aurait pu, comme tant d'autres, se livrer au commerce ou à l'industrie. Il est resté volontairement pauvre au yeux du monde. On comprend mal qu'un homme bien doué, intelligent, instruit, n'ait d'autre horizon que les alentours de son école, et se contente de très peu. On ne sait pas la grandeur de la mission de l'éducateur conscient de ses devoirs ; Mr Émard l'a comprise. Et c'est pourquoi il a été fidèle à sa vocation, fidèle à l'appel du Maître des maîtres, de Celui qui a dit : " Laissez venir à moi les petits enfants. "

Pendant quarante ans et plus, à travers toutes les vicissitudes d'une vie incertaine, et dont les services étaient mal remerciés, obligé quelquefois de se livrer à d'autres occupations pour subvenir aux nécessités d'une famille nombreuse, Mr Émard " a fait l'école " comme le disent les gens de chez nous. Il a aimé l'enfance d'un amour passionné. Les élèves le vénéraient. Et si un jour on écrit l'histoire de cet humble maître d'école, qui fut grand chrétien autant que bon patriote, il sera intéressant de suivre ses élèves dans la vie ardente des affaires, des lettres ou des arts, et même jusque sur le seuil des évêchés ; formation complète, caractère bien trempé et convictions religieuses aussi solides que le roc : dignes élèves d'un tel maître.

Mr Émard ne pouvait être qu'excellent père de famille. Ses enfants ont fait la joie et l'honneur de sa vieillesse.

De trois fils, l'un est devenu évêque : c'est le vénérable évêque de Valleyfield ; un autre est Oblat de Marie Immaculée : c'est le Rév. P. H. Émard, qui a usé sa vie dans les lointaines missions de l'Ouest et des Etats-Unis ; le troisième, avocat distingué au barreau de Montréal, fut le fondateur de Ville Emard, et premier échevin du quartier Émard. Trois de ses filles sont entrées dans la communauté des Sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie : ce sont les Révérendes Sœurs Marie-Lucile, Marie de la Croix et Marie-Philomène. Elles continuent l'œuvre bien-faisante de leur bien aimé père.

Deux autres sont mariées ; aussi bonnes épouses que mères tendres et dévouées.

Si l'éducateur a charge d'âmes, à plus forte raison le père, chef de famille, Et l'on peut dire que Mr Émard a façonné l'âme de ses enfants à l'image de la sienne : toute de droiture et de noblesse. Premier éducateur de ses enfants, il en fut aussi le premier " maître d'école ", leur enseignant avec sollicitude les premiers éléments des sciences profanes, leur inculquant les premières vérités de notre sainte religion, secondé en cela par une épouse admirable et une collaboratrice dévouée.

Depuis la mort de sa chère épouse, Mr Émard vivait seul retiré à la Providence de Valleyfield. Comme d'habitude, le 1er août au matin, il assista à la messe et reçut la sainte communion. De retour à sa chambre, il eut une syncope. Il revint à lui cependant et causa familièrement avec Mde Bélanger sa fille et son fils le Rév. P. Émard. Il reçut avec piété et pleine connaissance les onctions saintes, répondant distinctement aux prières, Une Sœur de la maison lui dit alors : " Mais Mr Emard ne nous faites plus une si grande peur. " Il répondit tout souriant : " Ma Sœur, j'ai quelqu'un qui m'attend là-haut. " Il parlait de son épouse. Et se tournant vers le P. Émard, il lui dit : " Maintenant, va au confessionnal, les pénitents doivent t'attendre ; pendant que le père confessera, le grand-père se reposera. " Ce furent ses dernières paroles. Il parut reposer doucement ; mais terrassé par une nouvelle attaque, sa belle âme s'envola vers son Dieu.

C'est avec émotion que je rends hommage à l'ami sûr, au conseiller discret de mes premières années de professorat.

A ce grand chrétien, il a déjà été donné de voir les splendeurs de l'au-delà et de prendre possession de la récompense promise à ceux qui ont enseigné la vérité, car ils " brillent comme les étoiles au firmament. "

JOSEPH H. COURTEAU



ON est d'autant plus savant qu'on pratique mieux ce que l'on sait, car c'est aux fruits qu'on reconnaît les arbres.

S. FRANCOIS. *Oracl. et Sent.* vij.

Notre prime

LA PRIME OFFERTE POUR L'ANNÉE 1916

AUX LECTEURS

DE LA REVUE DU TIERS-ORDRE ET DE LA TERRE SAINTE

NE LE CÈDE EN RIEN AUX PRIMES PRÉCÉDENTES.

ON POURRA S'EN CONVAINCRE EN LISANT

Vingt-cinq années
de Vie franciscaine au Canada
1890--1915

Magnifique in-octavo de 350 pages
avec 75 illustrations

On trouvera dans ces pages le récit
des travaux entrepris durant ces 25 dernières années

par les FRÈRES-MINEURS
successeurs des ANCIENS RÉCOLLETS




Frère Ange

(Conte de Noël)

LA nuit tombait. Au loin dans la campagne, les clochers des églises et des monastères se répondaient en d'harmonieux *Angelus*. Dans sa cellule pleine d'ombre, frère Norbert songeait. Il songeait, perdu en une méditation profonde ; devant lui, un manuscrit inachevé était ouvert. Le titre se lisait en gothique monumentale : *De reverentia*.

Frère Norbert serrait dans ses mains sa fine tête d'ascète que mincissait encore la couronne monastique. Il murmura : " Seigneur, combien est redoutable votre majesté ! Que de respects lui sont dûs ! Comment osé-je même tracer ces lignes qui parlent d'Elle ! O majesté de mon Dieu, quel homme serait assez pur pour s'entretenir avec vous ! Moïse demeura sur la montagne pour écouter votre voix. Les lèvres d'Isaïe furent purifiées par le feu avant d'annoncer vos paroles. Comment, donc d'obscurs pécheurs osent-ils s'approcher de vous ! Nous-mêmes, Seigneur, nous, vos serviteurs choisis, nous vos moines, vos prêtres, vieilliss dans l'observance d'une rude et austère discipline, à peine osons-nous approcher de votre divinité dans le Sacrement auguste. Pain des anges, donné aux plus purs des hommes. Comment les pécheurs, comment les enfants n'ont-ils pas pour vous le respect qui éloigne ! Seigneur, Maître auguste de l'univers, donnez à mes paroles la force de convaincre, donnez à mes écrits la puissance qui commande. N'êtes-vous pas le Juge, le Tout-Puissant, le Créateur. N'êtes-vous pas celui qui trouve des taches dans les anges eux-mêmes, et les hommes vous approchent comme l'un des leurs ! et les

—
hon
par
just
con
Seig
naï
A
et s
noct
L
au-c
N
la p
divi
milli
...
atter
mém
de ce
don
gran
M
faible
distir
sur p
toit,
haut
frère
nier c
dalisé
avec
comp
ceil d'
à que
plus c
quel f
pas ri



hommes ne voyant que l'homme ignorent et insultent le Dieu par une coupable familiarité ! Se croyant pareils aux âmes justes et saintes qui vous entouraient sur la terre, ils veulent, comme les prédestinés de la Judée, s'entretenir avec vous ! — Seigneur, au début de la nuit sainte qui célèbre votre auguste naissance, bénissez votre serviteur qui veut venger votre gloire.”

Ayant ainsi prié, il se leva, ferma avec soin son manuscrit, et sortit pour attendre à la chapelle l'heure sainte de la messe nocturne.

La chapelle est pleine d'ombre. A peine distingue-t-on là-bas, au-dessus des stalles, la lueur rouge de la veilleuse.

Norbert se prosterna dans cette ombre, son front touchant la pierre. Il s'abîma dans la contemplation des grandeurs divines, demandant pardon à Dieu de l'irrévérencieuse et familière piété des humbles.

... Soudain, un murmure bien faible pourtant attira son attention... et Norbert se souvint. On faisait la crèche en mémoire de la naissance du Christ. “ Pardon, Seigneur, dit-il, de ces voix qui troublent la majesté de votre Lieu saint ! pardon de cette dévotion populaire, si peu en rapport avec votre grandeur ! ”

Mais le bruit ne cessait pas, et Norbert irrité se leva. Une faible lueur éclairait la crèche. Lorsqu'il fut assez près pour en distinguer les détails, la surprise et l'indignation le clouèrent sur place. Debout, devant cette miniature d'étable dont le toit, recouvert de farine simulant la neige, n'était pas assez haut pour abriter les personnages restés à la porte, se trouvait frère Ange, le plus petit, le plus jeune, le plus humble, le dernier de tous, celui dont la dissipation l'avait maintes fois scandalisé. Norbert ne l'avait-il pas surpris jouant dans la cour avec le chien du couvent ? Ne l'avait-il point vu, alors qu'accompagnant le frère quêteur il portait la besace, suivre d'un œil d'envie les petits polissons du quartier jouant dans la rue à quelque bagatelle !... Sans doute, à la chapelle, Ange était, plus que tous les autres peut-être, pieux, grave, modeste, mais quel fonds faire sur la piété d'un enfant ! Cet Ange n'est-il pas riche en vices et pauvre en vertus ! Et maintenant que

faisait-il ? Il était là debout, serrant sur sa poitrine le Jésus de la crèche. Sa tête se penchait sur le froid visage de la sainte figurine, qu'il couvrait de baisers tandis que des larmes coulaient sur ses joues, et qu'un étrange gazouillement de douces paroles s'échappait de ses lèvres.

Norbert, posant sa rude main sur l'épaule de l'enfant, le tira de sa bienheureuse extase : " Que faites-vous, malheureux ! Votre conduite est-elle digne de l'habit que vous portez ! Comment osez-vous profaner ainsi cette sainte Image ! — Père, murmura l'enfant, frère Antoine a bien voulu que je l'aide à préparer la crèche, et... et... (ici les sanglots du petit frère coupèrent sa voix) il est allé chercher la paille et m'a dit de tenir le Jésus en l'attendant... — Est-ce ainsi qu'il fallait le tenir ! Quelle témérité vous porte à traiter ainsi l'image du Fils de Dieu ! La prenez-vous, dites-moi, pour une de ces misérables poupées dont s'amuse les futures petites filles ! Posez-la, cette statuette, et regagnez là-bas votre place de petit frère convers, le dernier de tous ; humiliez-vous devant Dieu, malheureux enfant, et implorez son pardon ! "

Et frère Norbert reprit dans sa stalle sa prière interrompue, tandis que tout au fond, là-bas, le petit frère pleurant demandait à Dieu non de lui pardonner, mais de lui faire connaître la faute qu'il avait commise.

La sainte nuit s'avavançait, et tandis que l'office majestueux se déroulait, Norbert, appesanti par un étrange sommeil, eût un songe. Était-ce un songe ou une vision ?

* * *

Il vit venir des Anges et il les entendit dire aux moines agenouillés : " Allez à Bethléem adorer l'Enfant qui vous est né. " Et les moines, deux à deux, partirent dans la nuit claire, leurs robes sombres faisant sur la neige une tache d'ombre mouvante.

Comme ils se hâtaient, les moines ! et plus qu'eux tous le petit frère Ange, qui pour aller plus vite s'était mis à courir, et, les dépassant tous arrivait au premier rang, au rang où Norbert marchait à côté de l'abbé. Norbert le saisit alors par sa

man
cortè
étudi
vite,
songe
la gr
Père,
voici
La
toute
et to
prost
frère
alors,
Il y e
ses b
somb
celui
et plu
sorte
si net
n'étai
appuy
le qu
lointa
mouv
de soi
une g
ne l'e
distr
étaie
dans s
sourir
dant,
son ét
traire.
Une

manche, puis, tout en le grondant, il prit avec lui la queue du cortège. Le petit frère protestait timidement contre la lenteur étudiée de son compagnon : — “ Allons, Père, allons plus vite, Jésus nous attend ! — Frère Ange, répondait Norbert, songez surtout à préparer votre âme, songez à la grandeur de la grâce qui vous est faite, à vous pauvre enfant ignorant. — Père, hâtons-nous, suppliait doucement le petit frère. ” Et voici qu'ils arrivèrent.

La neige formait un tapis immaculé devant l'étable ouvrant toutes grandes ses portes disjointes. Le silence était solennel, et tout d'abord, Norbert ne vit rien d'autre que les moines prosternés. Que se passa-t-il ? Il essaya de retenir le petit frère que son ardeur poussait en avant, mais il ne le put, et alors, se levant il regarda debout, au-dessus des autres inclinés. Il y avait là dans l'ombre douce, une femme assise, tenant dans ses bras un enfant. L'enfant dormait. Quoique la nuit fût sombre, Norbert distingua nettement le visage de la Mère et celui de l'Enfant, car une étrange lueur plus vive que le soleil et plus douce qu'un crépuscule, venant de lui, allait à elle, en sorte qu'on eût dit qu'ils n'étaient qu'une lueur, si on n'avait si nettement vu que la lueur brillant sur le visage de la Mère, n'était que le reflet de l'Enfant. L'Enfant dormait, la tête appuyée sur le bras replié de la Vierge dont les yeux baissés ne le quittaient pas. Elle était là, belle, muette, immobile, si lointaine, si céleste, qu'à peine l'eût-on crue réelle, sans le mouvement de la respiration soulevant sur sa poitrine son voile de soie pâle. Mais certainement elle vivait, certainement aussi, une grande joie l'oppressait, une joie si grande que nulle parole ne l'eût exprimée. Norbert ayant regardé ce visage n'en put distraire ses yeux. Il voulait regarder l'Enfant, mais ses yeux étaient voilés d'une brume étrange. Tandis qu'il s'absorbait dans sa muette contemplation, le visage de la Vierge eût un sourire céleste ; elle cessa de considérer son Enfant, et cependant, Norbert vit bien que sa pensée, son âme, son cœur, tout son être était tellement uni à Lui que rien ne pouvait l'en distraire. Que regardait-elle donc ?

Une ombre était agenouillée devant l'Enfant, une tête blonde

se penchait sur les petits pieds nus, si près que la lueur vivante l'illuminait aussi : c'était le petit frère Ange. La Vierge pencha vers lui son visage et sembla l'interroger, mais Norbert ne le vit pas répondre, il n'apercevait de lui que l'auréole de ses cheveux blonds. La Vierge sourit encore. Son regard, avec une inexprimable douceur se reporte sur son Enfant. Était-il éveillé ? Sans doute, car quoique Norbert ne pût le voir, il lui sembla que la Vierge parlait. Et l'Enfant Jésus souleva sa tête, et de ses deux bras étendus il saisit la tête du petit frère Ange, appuyant sa joue contre la sienne. . . . Combien de temps restèrent-ils ainsi ? La Mère souriait au petit frère qu'embrassait tendrement l'Enfant Jésus. La Vierge, de sa main fine lissait sur le front d'Ange les cheveux fous, et le petit moine, levant la tête, lui parlait. . . sans crainte, sans émotion ; on eût dit, et Norbert s'en étonna, qu'il était là chez lui, et suivait de chères habitudes. . .

Puis les frères, deux par deux, défilèrent, certains s'inclinant, d'autres venant jusqu'à l'Enfant et baisant ses pieds nus, et la Vierge souriait à ceux-là. Norbert vint à son tour. . . le dernier, et très bas jusqu'à terre il baissa le front. La Vierge ne sourit pas, et l'Enfant qui, cachant son visage sous le voile de sa Mère, jouait avec la corde du petit frère, ne parut pas s'apercevoir de sa présence. . . Il sembla à Norbert que la Vierge disait : " Mon fils aime mieux la naïve tendresse des humbles que le respect des orgueilleux. "

Il revint à sa place, le cœur en proie à une immense douleur, tandis que des voix mystérieuses sur un rythme lent chantaient : " *Rien n'est au-dessus de l'amour. L'amour bannit la crainte.* "

**

Et Norbert s'éveilla. . . la messe de minuit était achevée, les stalles étaient vides. Dans la chapelle de nouveau pleine d'ombre, il se crut seul. Il ne l'était pas, cependant, car là-bas dans l'ombre, il distinguait encore devant l'humble crèche la silhouette aux cheveux d'or du petit frère, et là où s'était posée la main de la Vierge, il lui sembla voir flotter des rayons.

JEAN RUCHE, *Tertiaire.*



Mo
en reli
profes
— N
vembr
— E
Sr Sair
profess
— N
à l'âge
— M
beaude
bre, à l
— M
rite, dé
— M
21 oct
QUEI
beth Li
83 ans,
— M
toine, c
— SA
décédé l
— M
décédée
— M
décédée
ANCI
58 ans.
— M
— Mi
— Mi
SAINT
Claire, c
— M
décédée
— M
décédée
BATIC
décédée



Nécrologie

MONTREAL — SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE. — Mr Henri Busschaert, en religion Fr. Joseph Antoine, décédé le 23 octobre, après 25 jours de profession.

— NOTRE-DAME DES ANGES. — Mde L. A. Brunet, décédée le 14 novembre.

— HOPITAL GENERAL DES SŒURS GRISES. — Mde J. St Jean, en religion Sr Saint-Antoine, décédée le 22 novembre, à l'âge de 87 ans, après 2 ans de profession.

— Mlle Anna Sabourin, en religion Sr Sainte-Anne, décédée le 21 octobre, à l'âge de 33 ans, après 2 ans de profession.

— MILE-END. — FRATERNITE SAINTE-CLAIRE. — Mlle Phélonise Thibeaudeau, en religion Sr Sainte-Marguerite de Cortone, décédée le 5 septembre, à l'âge de 75 ans, après 17 ans de profession.

— Mde Charles Viger, née Eliza Meunier, en religion Sr Sainte-Marguerite, décédée le 7 septembre, à l'âge de 63 ans, après 3 ans de profession.

— Mde François Godard, en religion Sr Sainte-Elisabeth, décédée le 21 octobre, après 9 ans de profession.

QUEBEC — TRES SAINT-SACREMENT. — Mde Ferd. Auclair, née Elisabeth Lindsay, en religion Sr Sainte-Anne, décédée le 16 octobre, à l'âge de 83 ans, après 20 ans de profession.

— Mde Alphonse Migneault, née Odile Albert, en religion Sr Saint-Antoine, décédée le 31 octobre, à l'âge de 45 ans, après 10 ans de profession.

— SAINT-SAUVEUR. — Mr Pierre Samson, en religion Fr. François, décédé le 11 octobre, à l'âge de 84 ans, après 17 ans de profession.

— Mde Jos. Julien, née Rose-Anna Lecours, en religion Sr Saint-Paul, décédée le 30 octobre, à l'âge de 44 ans, après 20 ans de profession.

— Mde J.-Bte Gaboury, née Marie Dorval, en religion Sr Sainte-Claire, décédée le 5 novembre, à l'âge de 46 ans, après 10 ans de profession.

ANCIENNE-LORETTE. — Mr Pierre Bédard, décédé le 4 juillet, à l'âge de 58 ans.

— Mde Siméon Hamel, décédé le 15 juillet, à l'âge de 71 ans.

— Mr Antoine Fiset, décédé le 19 juillet, à l'âge de 75 ans.

— Mr Jean Alain, décédé le 24 juillet, à l'âge de 70 ans.

SAINTE-JOSEPH DE LÉVIS. — Mde Adolphe Truchon, en religion Sr Sainte-Claire, décédée après 25 ans de profession.

— Mde Guay, née Marie Lemelin, en religion Sr Sainte-Elisabeth, décédée le 18 octobre, à l'âge de 84 ans, après 25 ans de profession.

— Mde Odilon Guay, née Marie Thivierge, en religion Sr Sainte-Anne, décédée le 24 octobre, à l'âge de 63 ans.

BATISCAN. — Mlle Joséphine Auger, en religion Sr Sainte-Viridiane, décédée le 4 octobre, à l'âge de 85 ans, après 9 ans de profession.

— Mde O. Lehouillier, née Thérèse L'Heureux, en religion Sr Hélène, décédée le 17 octobre, à l'âge de 81 ans, après 3 ans de profession.

— Mr Pierre Lahaye, en religion Fr. Simon, décédé le 18 octobre, à l'âge de 81 ans, après 5 ans de profession.

SHERBROOKE. — Mde Norbert Bourque, en religion Sr Sainte-Claire décédée le 15 août, à l'âge de 87 ans, après 10 ans de profession.

— Mr Abraham Audet, en religion Fr. Saint-Joseph, décédé le 16 octobre, à l'âge de 82 ans, après 18 ans de profession.

LACHINE. — Mlle Virginie Bernier, en religion Sr Saint-Joseph, décédée le 27 octobre, à l'âge de 45 ans, après 23 ans de profession.

LA POINTE-DU-LAC. — Mr Euchariste Crête, décédé le 18 octobre, à l'âge de 72 ans après 17 ans de profession.

— Mr Ovide Schiltz, décédé le 2 novembre, à l'âge de 52 ans, après 15 ans de profession.

SAINTE-ANNE-DES-PLAINES. — Mde Vital Belisle, en religion Sr Sainte-Agathe, décédée le 13 octobre, à l'âge de 84 ans, après 11 mois de profession.

— Mde J.-Bte Racine, décédée le 19 octobre, à l'âge de 75 ans, après 21 ans de profession.

SAINT-EUSEBE DE STANFOLD. — Mde Alb. Bussières, née Céline Pépin, en religion Sr Saint Raphaël, décédée le 17 novembre, à l'âge de 57 ans, après 4 ans de profession.

SAINT-HENRI MASCOCHE. — Mde Louis Roussel, née Octavie Lapointe, en religion Sr Sainte-Térèse, décédée le 1 novembre, à l'âge de 70 ans, après 7 ans de profession.

SAINT-JACQUES LE MINEUR. — Mde Méderic Filion, née Eva Coupet, en religion Sr Yolande, décédée le 25 septembre, à l'âge de 38 ans, après 13 ans de profession.

— Mde Paul Varin, née Flavie Beaudoin, en religion Sr Cunégonde, décédée le 5 novembre, à l'âge de 75 ans après 14 ans de profession.

SAINT-REMY. — Mde Joseph-Adolphe Poirier, en religion Sr Sainte-Elisabeth de Hongrie, décédée le 28 août, à l'âge de 60 ans, après 23 ans de profession.

SAINT-PHILIPPE DE NERI. — Mr Adélar Chamberland, en religion Fr. Rémy, décédé le 10 novembre, à l'âge de 44 ans, après 10 ans de profession.

— Mr Pierre Bélanger, en religion Fr. Hilaire, décédé le 9 novembre, à l'âge de 80 ans, après 11 ans de profession.

— Mr J.-Bte Lavoie, en religion Fr. Joseph, décédé le 13 novembre, à l'âge de 59 ans, après 6 mois de profession.

SAINT-REMY DE NAPIERVILLE. — Mde Pierre Gagné, décédée au mois d'août, après 16 ans de profession.

— Mde Philias Caillé, décédée en septembre, après 5 ans de profession.

— Mde Alphonse Lemieux, décédée le 1 octobre, après avoir fait profession sur son lit de mort.

— 1
bre, a
SAI
Sr Sai
profes
SAI
gion Sr
Elle
du Tie
les soci
Les M
elle dé
une vra
elle sav
mortifi
le trava
Scurs l
Rivière
longue
de Dieu
sur la t
Nous es
nos pri

AU S
AU S
position
A LA
A SAI
temporel
ses deux
un inecr
A SAI
conversi

LA PA
Clergé r
celles de l
Action
Grâces te
— Positi
Mariages
des, 18. —
Un pat

— Mde Adolphe Poirier, née Eugénie Huguet Latour, décédée le 28 octobre, après 20 ans de profession.

SAINTE-ROSE. — Mde Louis Gagnon, née Philomène Lemay, en religion Sr Saint-Louis, décédée le 27 septembre, à l'âge de 75 ans, après 2 ans de profession.

SAINT-SEVERIN. — Mde Georges Bordeleau, née Zélie Tessier, en religion Sr Jeanne de Chantal, décédée le 15 octobre, après 10 ans de profession.

Elle a été 7 ans Maîtresse des novices et 3 ans Supérieure de la Fraternité du Tiers-Ordre. Elle a toujours été un modèle ; elle appartenait à toutes les sociétés de cette paroisse ; elle était zélatrice pour la *Revue Eucharistique*, *Les Missions d'Afrique*, et aussi pour le *Messager du Saint-Sacrement*, elle déployait un grand zèle pour toutes ces œuvres de charité. C'était une vraie mère pour tous les affligés : elle ne donnait que de bons conseils ; elle savait consoler ceux qui étaient dans la peine. Sa vie a été humble et mortifiée. A la tête d'une nombreuse famille, elle partageait son temps entre le travail et la prière. Elle a deux de ses filles religieuses : l'une chez les Sœurs Franciscaines à Québec, et l'autre chez les Sœurs Ursulines des Trois-Rivières. Elle était estimée de tous ceux qui la connaissaient. Après une longue maladie supportée avec une grande résignation à la sainte volonté de Dieu, elle désirait mourir pour aller voir le bon Dieu qu'elle a tant aimé sur la terre. Sa mort a été celle d'une sainte : le sourire sur les lèvres. Nous espérons qu'elle est déjà rendue au Ciel ; mais ne l'oublions pas dans nos prières.

Faveurs obtenues

AU SACRÉ-CŒUR : pour faveur obtenue. *Trois-Rivières*.

AU SACRÉ-CŒUR, A LA BONNE SAINTE-ANNE ET A SAINT ANTOINE : position permanente obtenue.

A LA SAINTE VIERGE : faveurs obtenues par la récitation du Rosaire.

A SAINT ANTOINE DE PADOUE : guérison, G. L. *Saint-Maurice* ; 2 grâces temporelles, E. L. *Saint-Sauveur* ; d'une mère qui a trouvé de l'ouvrage pour ses deux fils ; grande guérison, Mlle L. M. ; pour objets de piété perdus dans un incendie et retrouvés, L. P. *Tertiaire*.

A SAINT ANTOINE DE PADOUE ET A SAINTE MARGUERITE DE CORTONE : conversion et vocation.

INTENTIONS RECOMMANDÉES.

LA PAIX. — N. S. Père le Pape Benoît XV. — La Sainte Eglise et le Clergé régulier et séculier. — Les Missions franciscaines, en particulier celles de la Terre Sainte et de la Chine. — La Prédication de la Tempérance.

Actions de grâces, 15. — Grâces d'état, 29. — Grâces spirituelles, 27. — Grâces temporelles, 37. — Premières communions, 15. — Vocations, 19. — Positions, 8. — Enfants, 60. — Jeunes gens, 17. — Jeunes filles, 25. — Mariages, 10. — Familles, 10. — Pécheurs, 80. — Ivrognes, 47. — Malades, 18. — Défunts, 79. — et tous les morts ou blessés de la guerre.

Un *pater* et un *ave*, s. v. p.

Les livres

La Journée franciscaine

Dans le but de faciliter la diffusion des idées et suggestions émises au cours de notre JOURNÉE FRANCISCAINE du 5 octobre dernier, nous avons fait réunir en élégante plaquette in 8° de 78 pages le récit de la Journée et des discussions, la Lettre pastorale de S. G. Mgr Bruchési et les travaux des rapporteurs. C'est par centaines, en effet, qu'on nous a demandé notre numéro de novembre, et le tirage de la *Revue* ne pouvait suffire à satisfaire tout le monde. Cette édition spéciale sera bien accueillie de tous, particulièrement des directeurs de fraternités et des Tertiaires. Elle est en vente à Montréal : à la Maison Sainte-Elisabeth, 29 avenue Seymour ; Maison Saint-Antoine, 777 Lagache-tière Est. A Québec : Maison Sainte-Marguerite, rue des Stigmates, Belvédère ; au prix de : 10 sous l'exemplaire. Pour la propagande : \$1.00 la douzaine ; \$7.50 le cent. Port payé.

COMITÉ CATHOLIQUE DE PROPAGANDE FRANÇAISE

Ce Comité continue avec persévérance l'œuvre de lumière qu'il a vaillamment entreprise, afin d'éclairer l'opinion des catholiques étrangers sur la manière dont l'Allemagne conduit la guerre. Il a fait paraître dernièrement une nouvelle série de brochures et de livres dans un rapport officiel qui nous révèlent comment l'Allemagne s'est mis au ban de l'humanité. C'est le *Livre Rouge*, qui résume les atrocités commises en Belgique et en France. C'est la *Belgique martyre* de Pierre Nothomb, les *Procédés de guerre des Allemands en Belgique*, d'Henri Davignon, c'est l'*Armée du Crime* de Vindex, c'est les *Cruautés allemandes*, de Léon Maccaas ; qu'on lise ces rapports, ces réquisitoires établis sur des documents officiels, après des enquêtes consciencieusement conduites, et l'on sera édifié sur la Culture Allemande qui veut s'imposer à l'univers !

A. C

L'Apostolat de la Jeunesse pendant la guerre, par l'abbé L.-J. BRETONNEAU, directeur de la *Croix de Touraine*. In-12. Prix : 2 francs.

Lettres du R. P. Lacordaire à des jeunes gens, recueillies par M. l'abbé PÉREYVE. Nouvelle édition 1915. In-32 de 470 pages. Prix : 1 franc.

Le Créateur et la créature ou *Les Merveilles de l'Amour divin*, par le P. FABER, 17e édition, 1915. Vol. in-12 de 428 pages. Prix : 3 fr. 50.

La Sainte Eucharistie, par le R. P. HUGON, membre de l'Académie romaine de Saint-Thomas. In-12 de 372 pages. Prix : 3 fr. 50.

Paraboles évangéliques, par le P. A. ROUSSEL. Prix : 1 franc ; cartonné, 1 fr. 50.

LA LIBRAIRIE PIERRE TEQUI, 82 rue Bonaparte, Paris. — continue à publier des ouvrages fort intéressants, disons mieux fort instructifs. Pour les enfants et les jeunes gens, et pour tous ceux qui ont à cœur la formation morale de la jeunesse, voici les *Lettres du P. Lacordaire* et l'*Apostolat de la jeunesse pendant la guerre* de M. l'abbé J. L. BRETONNEAU. Pour ceux qui veulent comprendre ce qu'est la Création, ce qu'est l'Amour Créateur, ce que nous devons à notre Créateur, voici le beau livre *Le Créateur et la créature* du R. P. FABER. D'autres trouveront leur profit dans la lecture de l'ouvrage substantiel du R. P. HUGON p. o. sur la *Sainte Eucharistie*. Tous aimeront à lire et à méditer les *Paraboles évangéliques* du P. A. ROUSSEL.

Tous ces ouvrages se trouvent en vente au Canada ; Montréal : Librairie Granger et Librairie Notre-Dame ; Québec : Librairie Garneau.